HAL
open science

Entre curiosité et science : lithothèques et marmothèques sous l'Ancien Régime

Sophie Mouquin

To cite this version:

Sophie Mouquin. Entre curiosité et science : lithothèques et marmothèques sous l'Ancien Régime. Studiolo. Revue d'histoire de l'art de l'Académie de France à Rome, 2012. hal-01671326

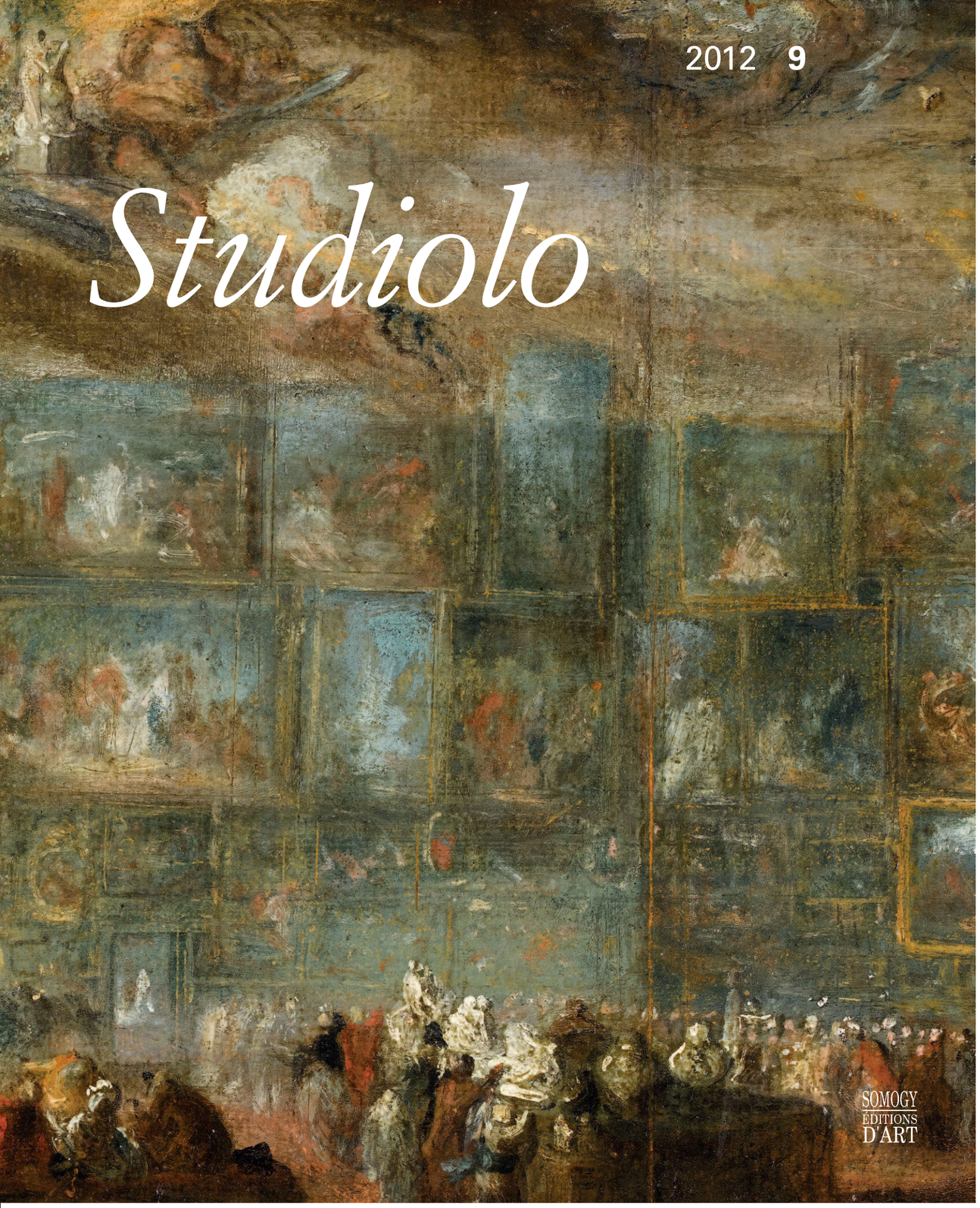
HAL Id: hal-01671326

https://hal.science/hal-01671326

Submitted on 22 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



revue d'***histoire de l'art*** de l'Académie de France à Rome – Villa Médicis

Académie de France à Rome
Villa Medici

éditorial

Annick Lemoine
Studiolo a dix ans

dossier
L'œuvre et sa présentation

Elsje van Kessel
How to Make an Image Work? The Presentation of Giorgione or Titian's Miraculous Christ Carrying the Cross *at the Scuola di San Rocco*

Orso Maria Piavento
Tra memoria e conservazione: pale d'altare antiche ricomposte in Piemonte tra età barocca e XIX secolo

Genevieve Warwick
Bernini's Louis XIV, *between Production and Display*

Sophie Mouquin
Entre curiosité et science : lithothèques et marmothèques au XVIIIe siècle

Emmanuelle Hénin
Catalogue, titre, étiquette : la présentation écrite des tableaux dans les expositions de peinture au XVIIIe siècle

Cecilia Hurley, François Mairesse
In the Shadow of the Tribuna

Jacopo Galimberti
Brûler l'aura. Un incendie de tableaux à Paris en 1964

Janig Bégoc
L'objet de la performance. Pour une réévaluation du rôle des « accessoires » produits et exposés dans les centres artistiques italiens des années 1970

varia

Anna Maria Migdał
Imago Beatae Mariae. *Sur l'origine toscane des images d'affection religieuse en Petite-Pologne au crépuscule du Moyen Âge*

Flaminia Bardati, Tommaso Mozzati
Jérôme Pacherot et Antoine Juste : artistes italiens à la cour de France

Élisa de Halleux
Le Kairos *de Girolamo da Carpi ou la fusion imagée des traditions grecques et latines*

Lothar Sickel
Serious Merchant or Charlatan? Guglielmo Banzi and Michelangelo's Cartoon for the Leda

débats

Lucia Meoni
La mostra sulla serie di Mosè da dipinti di Nicolas Poussin e alcune considerazioni sulla nuova fortuna critica dell'arazzo

Valentina Hristova
*Pour une lecture intelligible d'*Anachronic Renaissance *: contenu et critiques*

informations

L'histoire de l'art à l'Académie de France à Rome – Villa Médicis, 2010-2011

patrimoine

Les chantiers de restauration à la Villa Médicis, 2010-2011

Colette Di Matteo
La restauration du pavillon de Ferdinand de Médicis : la chambre des Oiseaux

Céline Bonnot-Diconne
Le décor de cuirs dorés polychromes des chambres du cardinal Ferdinand de Médicis

Alexandre Dratwicki, Cécile Gallon
Le fonds musical précieux de la bibliothèque de l'Académie de France à Rome

pensionnaires historiens de l'art, historiens des arts et restaurateurs / bourses Daniel Arasse et André Chastel / expositions / colloques, journées d'étude, séminaires de recherche et dialogues d'art contemporain / publications

Studiolo, la revue d'*histoire de l'art* de l'Académie de France à Rome – Villa Médicis, se propose de publier des recherches sur les échanges artistiques entre l'Italie et la France dans un large contexte européen, de la Renaissance au XXIe siècle. Elle constitue un espace ouvert aux recherches les plus actuelles qui occupent l'histoire de l'art, dans ses objets comme dans ses méthodes. Chaque livraison, annuelle, comporte un **dossier**, dont le thème change à chaque numéro, un **varia**, qui contient des articles aux thématiques plus libres, une rubrique **débats**, qui regroupe des critiques, des comptes rendus d'expositions et d'ouvrages ou des états des lieux de la recherche et enfin l'actualité de l'**histoire de l'art à l'Académie de France à Rome**.

La publication est ouverte aux étudiants, aux enseignants chercheurs, aux professeurs d'écoles d'art, aux conservateurs de musée, aux commissaires d'expositions et aux critiques d'art. La variété des sujets et des approches fait de cette revue une publication illustrant la fécondité du dialogue artistique et historiographique entre la France, l'Italie et l'Europe et des problématiques modernes de l'histoire de l'art.

Parus et à paraître
1/2002 Rome et Paris 1650-1750
2/2003 Rome et l'Europe romantique
3/2005 Arts et théâtre, de la Renaissance au XXe siècle
4/2006 Le portrait entre Italie et Europe
5/2007 L'Art : de l'actualité à l'histoire
6/2008 L'Italie et les régions françaises
7/2009 Le comique dans les arts
8/2010 Le lieu du privé
9/2012 La présentation de l'œuvre d'art
10/2013 L'Annonciation

***Studiolo* 9 – 2012**

directeur de la publication
Éric de Chassey, directeur de l'Académie de France à Rome
rédacteur en chef
Annick Lemoine, chargée de mission pour l'histoire de l'art

comité scientifique
Daniel Arasse †, Enrico Castelnuovo, Marisa Dalai Emiliani, Sybille Ebert-Schifferer, Catherine Goguel, Alvar González-Palacios, Yves Hersant, Bert W. Meijer, Claude Mignot, Anna Ottani Cavina, Sandra Pinto, Fanette Roche-Pézard †, Gérard Régnier, Steffi Roettgen, Pierre Rosenberg, Victor I. Stoichita, Henri Zerner

comité de rédaction
Claire Barbillon (Université Paris Ouest Nanterre), Marc Bayard (Mobilier National), Laurence Bertrand Dorléac (Sciences Po Paris), Olivier Bonfait (Université de Bourgogne), Maurice Brock (CESR, Université de Tours), Luisa Capodieci (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne), Caroline van Eck (Université de Leiden), Christoph Franck (Accademia di architettura di Mendrisio), Elena Fumagalli (Università degli Studi di Modena e Reggio Emilia), Sophie Harent (musée Bonnat, Bayonne), June Hargrove (University of Maryland), Dominique Jarassé (Université de Bordeaux 3, École du Louvre), Christophe Leribault (Petit Palais, musée des Beaux-Arts de la ville de Paris), Guitemie Maldonado (ENSBA), François-René Martin (ENSBA, École du Louvre), Maria Grazia Messina (Università degli Studi di Firenze), Christian Michel (Université de Lausanne), Patrick Michel (Université Charles de Gaulle – Lille 3), Philippe Morel (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne), Pierre Pinon (CNRS), Rodolphe Rapetti (INHA), Patricia Rubin (Institute of Fine Arts, New York University), Anne Spica (Université de Metz, Institut Universitaire de France)

secrétariat de rédaction
Marie Caillat, Virginie Schmitt
stagiaires
Léa Baudat, Anne-Camille Charliat, Cécile Le Brenne
traductions
Flavia Pesci, Esther Samouelian, Karen Serres
conception graphique
Francesco Armitti
réalisé à Rome par
De Luca Editori d'Arte

© Académie de France à Rome – Villa Médicis / Rome, 2012
viale Trinità dei Monti 1 – 00187 Rome – Italie
tél. (0039) 06 67 61 245 / fax. (0039) 06 67 61 207
© Somogy éditions d'art / Paris, 2012
57 rue de la Roquette – 75011 Paris – France
tél. (0033) 1 48 05 70 10 / fax. (0033) 1 48 05 71 10

prix du numéro : 29 euros

ISBN : 978-2-7572-0479-5
ISSN : 1635-0871
dépôt légal : décembre 2012
imprimé en Italie

Sophie Mouquin

Entre curiosité et science : lithothèques et marmothèques au XVIIIe siècle

Les ouvrages de Francis Haskell, Antoine Schnapper et Krzysztof Pomian consacrés aux collections et collectionneurs à l'époque moderne firent naître, dans les années 1990, un nouvel intérêt pour un sujet jusqu'alors délaissé[1]. Depuis ces travaux précurseurs, la recherche a fait, dans le domaine de la collection, des progrès considérables. Mais nul ne s'est intéressé aux collections d'échantillons de marbre et aux lithothèques françaises qui enrichissaient chez certains amateurs les cabinets d'histoire naturelle. L'insignifiance économique et artistique des marmothèques, forme la plus simple et la plus sommaire du goût pour le marbre au XVIIIe siècle, explique que les spécialistes n'aient pas été sensibles à leur étude, lors même qu'ils s'intéressèrent aux objets montés et plateaux de marqueterie de *pietre dure* qui célèbrent la beauté des matières et exaltent le savoir-faire des artisans. Pourtant, malgré leur modestie, les marmothèques témoignent de problématiques spécifiques à l'histoire des collections : le dialogue entre nature et art, les liens entre antiquité et modernité.

Des travaux récents ont démontré tout l'intérêt de ce sujet pour l'Italie : Dario Del Bufalo, Annamaria Giusti, Raniero Gnoli, Alvar González-Palacios, Lorenzo Lazzarini, Maurizio Mariottini, Caterina Napoleone, Patrizio Pensabene ou encore Claudio Zonetti, pour ne citer que les principaux, ont ainsi révélé la passion de certains collectionneurs transalpins pour la réunion d'échantillons de marbre qui donna naissance à des créations particulièrement intéressantes ou insolites[2]. Pour la France, l'enquête s'avère doublement difficile et n'avait jamais été entreprise. Tout d'abord parce qu'il ne subsiste que de très rares exemples de ces lithothèques telles qu'elles se présentaient sous l'Ancien Régime. Ensuite parce que la mention même de ces collections est lacunaire : le goût préférentiel pour les « beaux-arts » et le peu de valeur marchande des échantillons ont le plus souvent conduit au silence voyageurs, visiteurs, notaires et auteurs des catalogues de vente. Malgré ces lacunes, il est possible d'évoquer des ensembles inédits ou mal connus – témoignant de la pénétration, en France[3], d'un goût que l'Italie avait, des années auparavant, déjà porté à sa perfection.

De l'Italie, la France reprend, dès le début du XVIIIe siècle, la variété des modes d'exposition : armoires, coffrets, tables, etc., qui célèbrent souvent davantage les accords chromatiques que les classifications géologiques. Mais dans la seconde moitié du siècle, à la faveur du développement de la minéralogie, le classement se fait plus rigoureux et méthodique, favorisant la création de meubles où les échantillons ne sont plus seulement distribués de manière à créer un nuancier : numérotés et accompagnés d'un livret précisant leurs origines, ils réjouissent le savant comme l'amateur.

Le marbre, éternel et fascinant

Depuis l'Antiquité, la notion de « marbre » est avant tout artistique et décorative. Dans son *Dictionnaire Universel* de 1690, Antoine Furetière définissait le marbre comme une « pierre dure qui reçoit un beau poli, qui est difficile et longue à tailler. […] Il y a une infinité de sortes de marbre, qui n'est distingué que par ses différentes couleurs[4] ». Quelques années plus tard, dans son *Dictionnaire des arts et des sciences*, largement copié par Jacques-François Blondel en 1772, Thomas Corneille employait les mêmes termes, considérant le marbre comme une « sorte de pierre extrêmement dure & solide dont les sculpteurs font leurs plus beaux ouvrages & dont les architectes se servent aux plus beaux ornements des palais et des églises[5] ». Ces définitions furent reprises en 1756 par Antoine-Joseph de Pernety, qui considérait le marbre comme une « pierre très dure & qui reçoit un très beau poli[6] ». Au XVIIIe siècle, c'est toujours une conception plus sensible que savante, esthétique que scientifique, qui prévaut. Aujourd'hui encore, en dépit

des avancées scientifiques qui ont permis de déterminer avec précision les caractéristiques et les composantes physiques du marbre, « roche calcaire ayant subi un faible métamorphisme », l'on reconnaît habituellement comme marbre « toute pierre pouvant recevoir un beau poli et utilisée en sculpture ou en marbrerie ». Rien ne saurait écarter du langage courant une habitude de plusieurs siècles qui, de Pline l'Ancien jusqu'au début du XIXe siècle, élève toute pierre ornementale au rang de marbre. Et ce d'autant plus qu'il est impossible de déterminer à l'œil nu, pour l'observateur non initié, les composantes physiques d'une pierre. Les « calcaires ou dolomies métamorphiques » des géologues et scientifiques ne correspondent que rarement aux « marbres » de l'Ancien Régime : le porphyre est une roche magmatique, à grands cristaux de feldspath et à pâte colorée, la serpentine – ou le serpentin suivant l'appellation du XVIIe siècle – un silicate de magnésium hydraté, l'albâtre un calcaire translucide mais non métamorphique, le jaspe une roche sédimentaire siliceuse, etc. Pourtant, de Pline l'Ancien dans son *Histoire Naturelle* à la naissance de la géologie moderne à l'aube du XIXe siècle, en passant par les érudits du Moyen Âge (Avicenne et Albert le Grand), de la Renaissance (notamment Buridan, Léonard de Vinci, Bernard Palissy ou encore Agricola), et des XVIIe et XVIIIe siècles (Descartes, Niels Stensen, Martin Lister, etc.)[7], de remarquables efforts furent entrepris pour mieux comprendre la formation et la composition de la terre. La minéralogie gagna peu à peu ses lettres de noblesse, notamment grâce aux travaux de certains hommes de science du XVIIIe siècle, tels Johan Gottschalk Wallerius, Axel Frederik Cronstedt, Jacques-Christophe Valmont de Bomare, ou encore Antoine-Laurent de Lavoisier et Louis-Jean-Marie Daubenton pour ne citer que les principaux. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, le discours scientifique, fondé sur l'observation, était porté par une imagination souvent féconde, et par une approche plus naturaliste que géologique, malgré les accomplissements de quelques lithologues passionnés qui s'intéressaient davantage à la formation et à la composition des roches qu'à leurs propriétés visuelles, figurées et chromatiques.

Les anciens et les modernes

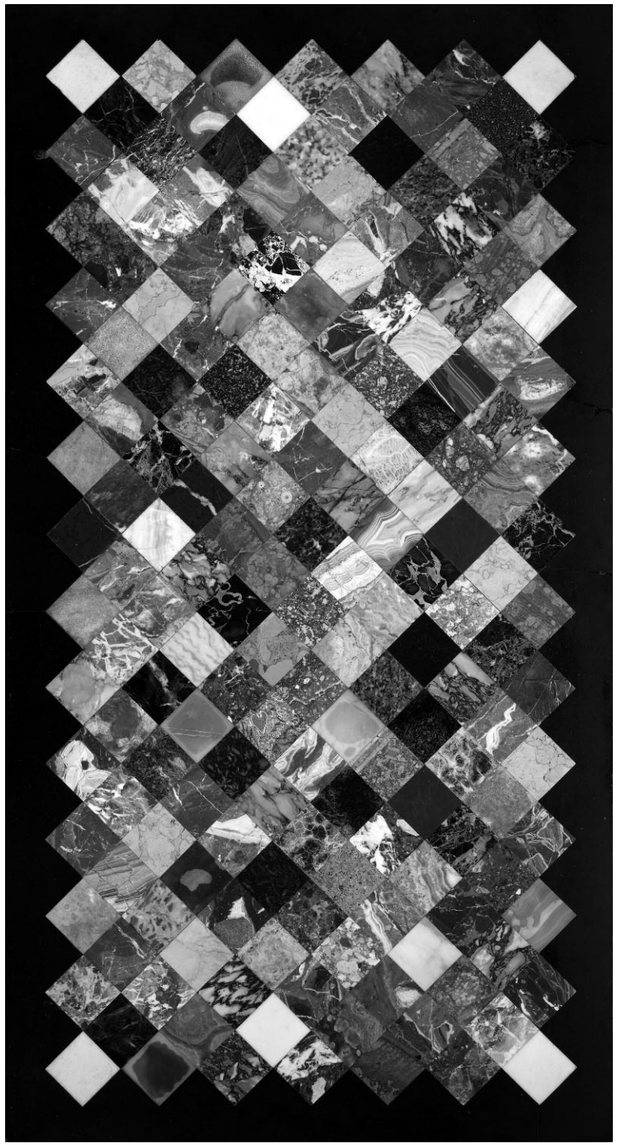
Faute de connaissances géologiques véritablement scientifiques, les théoriciens en restaient, sous l'Ancien Régime, à une approche artistique et visuelle. La classification de Jacques-Christophe Valmont de Bomare, auteur d'un traité de *Minéralogie* et d'un *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle*[8], différenciait trois espèces : les marbres « proprement dits » ou d'une seule couleur, les marbres « panachés ou mélangés » et les marbres « figurés » ; celle de Buffon était restreinte aux seuls marbres veinés ou bréchés. En règle générale, on distinguait les marbres par la « dureté, l'éclat, la couleur et la grandeur des bigarrures[9] », mais surtout les marbres « antiques » des marbres « modernes » – sans doute un héritage des travaux italiens qui avaient fleuri au siècle précédent et qui accordaient aux marbres antiques une attention particulière. Toutes les sources anciennes citent les mêmes marbres : André Félibien dans ses *Principes de l'architecture* (1676), Augustin-Charles d'Aviler dans son *Cours d'architecture* (1691) et même dans son *Dictionnaire d'architecture* (1755), Georges-Louis de Buffon et Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville dans leurs *Histoire Naturelle* (1749-1789 et 1755) ou Jacques-François Blondel dans son *Cours d'architecture* (1771-1772)[10]. Félibien et Blondel adoptèrent la distinction ancien / moderne, à laquelle Dezallier, plus scrupuleux, ajouta une classification nationale que Buffon élargit à « toutes les parties du monde », citant des marbres du Mont Sinaï, de Perse, de Chine, du royaume de Siam et même du Nouveau Monde. D'Aviler reprit le classement national dans son *Cours d'architecture* (1691) mais l'abandonna dans l'édition de 1710 de *L'Explication des termes d'Architecture*, où il préféra une présentation des marbres « selon leurs couleurs & les pais *sic* qui les produisent, & selon leurs façons et leurs défauts[11] ». Étaient considérés comme anciens ou antiques pour Buffon les marbres qui ne « nous sont plus connus que par les monuments où ils ont été employés, car les carrières d'où ils ont été tirés sont perdues », modernes au contraire ceux « qui se tirent encore actuellement des carrières qui nous sont connues[12] ». Le naturaliste se refusait cependant à énumérer les marbres antiques, considérant que cela aurait été hors de propos dans une *Histoire naturelle* puisqu'ils n'existaient plus, mais assurait qu'il en connaissait treize ou quatorze variétés. Dezallier en dressa la liste. Tandis que certaines semblent effectivement épuisées, comme le cipolin, d'autres, tels le portor, furent encore largement exploitées sous l'Ancien Régime. En réalité seuls quelques auteurs s'efforcèrent d'élaborer de véritables suites méthodiques. Malgré les tentatives remarquables de la géologie, alors en plein essor, pour rendre compte des propriétés et des caractéristiques des marbres, la distinction entre antique et moderne fut encore de règle dans de nombreuses publications du XIXe siècle. Ainsi, Étienne de Drée, qui dénonçait pourtant en avertissement de son *Catalogue des huit collections qui composent le musée minéralogique* (1811) « les cabinets particuliers [qui] n'étaient pour la plupart qu'un rassemblement fait au hasard plutôt pour satisfaire la curiosité que pour l'utilité des sciences et les collections publiques [qui] étaient loin de posséder ces suites importantes d'espèces et de variétés sans lesquelles la science reste dans le vague », renonçait à « distinguer ici les variétés ». Il faisait de sucroît remarquer que « les marbres dits *antiques* dont les carrières sont perdues pour nous ou épuisées, tels que le rouge ou le jaune antiques, sont les plus estimés et les plus curieux. Parmi les marbres modernes, il en est aussi de très distingués : tels sont le portor ou le marbre de Sicile[13] ».

Des *Wunderkammern* aux collections géologiques

L'Europe du XVIe siècle, puis du XVIIe siècle, vit se constituer des collections encyclopédiques réunissant un échantillonnage du monde autour de soi, dans un lieu protecteur, où tout est proche, à portée de la main, où tout peut être analysé, catalogué. L'essor du cabinet de curiosités fut alors sans précédent. Il fut défini, en 1596, par Francis Bacon dans son essai *Of Travel* comme : « Un cabinet d'une grandeur considérable, où doit être conservé et classé tout ce que la main de l'homme a jamais fait de rare, au moyen d'un art excellent ou par la mécanique (*engine*), en matière, forme ou mouvement ; tout ce que provoquent la singularité, le hasard ou le mélange des choses ; tous ces produits de la nature qui veulent la vie et demandent à être conservés[14]. » À la fin du XVIIIe siècle, l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert considérait le cabinet d'histoire naturelle comme un « abrégé de la nature entière », où il « ne suffit pas de rassembler sans choix, & d'entasser sans ordre & sans goût, tous les objets d'Histoire naturelle que l'on rencontre ; il faut savoir distinguer ce qui mérite d'être gardé de ce qu'il faut rejeter, & donner à chaque chose un arrangement convenable[15] ». Les *Wunderkammern* vont ouvrir la voie à une véritable passion pour toutes les productions, y compris les *naturalia*, exemples, selon Ulisse Aldrovandi, « delle specie prodotte dal grande iddio per l'utilità dell'huomo[16] ». Ces productions de la nature sont appréciées pour leur beauté, leur rareté, leur bizarrerie, et parfois associées à une symbolique puissante et complexe. Les pierres dures et les marbres, qui possèdent des propriétés esthétiques et métaphoriques, entrent tout naturellement dans ces cabinets. Sous l'influence du savant Athanasius Kircher, comme l'a démontré Jurgis Baltrušaitis, les pierres imagées, volontiers considérées comme miraculeuses, et plus appréciées pour leurs figures que pour leurs espèces, viennent enrichir les collections des plus grands amateurs : « Les pierres contenant une imagerie, les marbres, les agates aux paysages tourmentés, où l'on fait vivre des figures que l'on voit se propager au cours du XVIIe siècle résultent d'une même spéculation sur l'art de la Nature et la nature de l'Art, où pierre et vie se superposent et se confondent dans le débordement des fantaisies baroques. Ils relèvent tous d'un fonds métaphysique et légendaire ancien, qui, lui aussi, revit avec ces formes[17]. » À la fin du XVIIIe siècle, le goût de quelques amateurs pour les pierres figurées constitue l'aboutissement sublimé de cet engouement pour les bizarreries de la nature « de la dernière élégance[18] ». Comme le faisait remarquer Antoine Schnapper, au XVIIe siècle, « tout donne à penser que le mouvement des esprits (sauf chez de rares savants), comme l'évolution du contenu et de l'organisation des cabinets d'histoire et d'histoire naturelle sont remarquablement lents et que nulle révolution, fut-elle scientifique, ne les affecte[19] ». Ce n'est qu'au XVIIIe siècle que la science suscite une plus grande rigueur dans la constitution et l'arrangement des collections d'histoire naturelle, sans cependant que ces dernières négligent le singulier qui « n'offre qu'un champ bien étroit à l'étude[20] ».

Classement et présentation des lithothèques au XVIIIe siècle

Au risque de simplifier, on peut considérer que le goût pour le marbre, porté par l'engouement pour les cabinets de curiosités, encouragea la création de plusieurs types d'objets, véritables bibliothèques d'échantillons, lithothèques ou marmothèques[21], où le plaisir esthétique se mêle habilement aux prétentions scientifiques. Les plus connus sont indiscutablement les plateaux d'échantillons, comme celui que l'on observe, par exemple, dans le cabinet de curiosités, très souvent cité, de la fantasque marquise Gentili Boccapaduli[22]. Les Italiens se firent une spécialité de ce type d'objets, qui restent cependant difficiles à classer véritablement parmi les lithothèques ou les marmothèques. L'échantillonnage est généralement établi suivant des critères esthétiques et non scientifiques, accordant plus d'importance aux accords chromatiques qu'à l'intérêt minéralogique des échantillons : un même marbre peut être répété plusieurs fois. Ces tables d'échantillons, souvent produites dans des ateliers romains, sont majoritairement datées du XIXe siècle, mais plusieurs exemplaires auraient été exécutés en France au XVIIe siècle, et seraient caractérisés, comme l'ont démontré Alvar González-Palacios et



1 John Wildsmith, Table, 1759, New York, The Metropolitan Museum of Art, Gift of Samuel H. Kress Foundation, 1958.

une récente étude scientifique de l'Université de Montpellier 2, par une marqueterie sur support de mortier qui permettrait de les attribuer à l'atelier des Gobelins[23]. Un exemplaire, récemment passé en vente publique, présente ce même plateau caractéristique et comparable aux exemplaires déjà connus[24] sur un piètement des débuts du XIXe siècle[25]. Les récits de voyage attestent la large diffusion des productions italiennes au XVIIIe siècle. Le phénomène du Grand Tour, qui allait prendre une ampleur considérable au XVIIIe avec la passion pour l'Antique, favorisa la naissance d'une véritable mode qui gagna tous les pays européens, notamment l'Angleterre. Le Metropolitan Museum of Art de New York conserve ainsi un intéressant exemplaire de table d'échantillons de marbres[26] exécutée en 1759 par John Wildsmith pour Lord Coventry **[fig. 1]**. La plupart du temps, les plateaux étaient cependant exécutés en Italie. Jérôme de Lalande rapporte dans son *Voyage en Italie,* publié en 1769 et lui aussi déjà largement exploité par les chercheurs, qu'un « marbrier très intelligent nommé Antonio Minelli, qui demeure à Campo Vaccino, derrière les belles colonnes du Temple de Jupiter Stator, fait des tables de 170 sortes de marbre, qui ont huit palmes de long sur quatre de large qui sont bordées de fleurs de pêcher, sorte de marbre très agréable à la vue ; elles ne coûtent que 25 sequins ou 146 livres 13 sous de France. Ce même marbrier a fait une table en pièces rapportées dans le goût des pierres dures de Florence, qui ne vaut que 50 sequins ; elle a été faite pour Monsieur Cotel de Grand-Maison, riche & curieux amateur qui récolte en Italie les belles choses depuis plusieurs années[27] ».

C'est vraisemblablement dans le dernier tiers du XVIIIe siècle qu'est mis au point un nouveau type de table d'échantillons : les marbres sont désormais numérotés et accompagnés d'un livret précisant leur origine, constituant ainsi une véritable marmothèque et non un simple nuancier[28]. Les ouvrages entendent désormais répondre aux exigences et aux prétentions scientifiques des amateurs et des curieux. La première table marmothèque assurément datée, publiée par Alvar González-Palacios en 1981, est celle de 108 échantillons de marbres d'Espagne qui fut offerte au roi de France par le roi d'Espagne en 1774 (Paris, Muséum national d'Histoire naturelle)[29]. D'autres exemplaires sont connus, notamment la table de 72 échantillons numérotés du Museo Nacional de Ciencias Naturales de Madrid qu'Alvar González-Palacios rapproche des productions de Minelli (ou Vinelli)[30]. Toutes deux présentent une numérotation dont le caractère illogique et désordonné n'a, à notre connaissance, jamais été relevé : il s'expliquerait vraisemblablement à la lecture des livrets descriptifs qui devaient les accompagner. La plus célèbre des tables d'échantillons n'est cependant pas italienne, mais allemande. Il s'agit de la table dite de *Saxe Teschen* qui fut offerte en 1779 au Baron de Breteuil. Œuvre du joaillier de la cour de Dresde Johann Christian Neuber, elle présente un plateau ovale pavé de pierres dures, pierres semi-précieuses et bois pétrifiés qui composent un ensemble minéralogique d'une étonnante précision scientifique puisqu'il est accompagné d'un livret indiquant la « Dénomination des 128 morceaux de pierres précieuses et bois pétrifiés qui se trouvent dans le Pais [*sic*] de son Altesse Sérénissime l'électeur de Saxe, composée en forme de cabinet sur une petite table et rangés selon l'ordre des numéros[31]. » À ce groupe peut également être rattaché un secrétaire, estampillé Jean-François Leleu, lui aussi publié par Alvar González-Palacios[32], dont nous reparlerons **[fig. 12]**. Exécuté vers 1775, il est sans doute l'une des plus savoureuses combinaisons entre goût pour l'Italie antique et passion lithique. La découverte de sites antiques et le développement de l'archéologie favorisèrent d'ailleurs la création d'un sous-groupe de tables marmothèques, avec des plateaux constitués non plus d'échantillons célébrant la diversité des essences de marbres, mais l'intérêt historique et géographique de leur provenance. La table de 108 échantillons de marbres espagnols, les tables d'échantillons de laves du Vésuve, produites à Naples dans le dernier tiers du XVIIIe siècle, ou la table exécutée en 1787 avec des échantillons provenant d'une des villas de Tibère à Capri, toutes étudiées par Alvar González-Palacios, peuvent être considérées comme relevant de ce sous-groupe de tables marmothèques[33]. Les prétentions minéralogiques ou archéologiques des tables numérotées restent cependant exceptionnelles : la plupart des tables d'échantillons qui subsistent, fabriquées pour la majeure partie au XIXe siècle, présentent certes des effets chromatiques savoureux, mais n'emploient que quelques essences de marbres souvent communs, toute leur beauté résidant dans les effets de contrastes et d'accords répétitifs entre les échantillons[34].

Après les tables d'échantillons, ce sont les cassettes ou petits meubles, sur le modèle des médailliers, qui permettent de constituer des lithothèques où l'effort scientifique l'emporte volontiers sur l'effet esthétique. Ce goût pour les coffrets d'échantillons, vraisemblablement développé à la faveur du Grand Tour, peut être évoqué par plusieurs exemplaires conservés dans des collections privées comme celui, plaqué en acajou, qui renferme 112 échantillons répartis dans 4 tiroirs[35] **[fig. 2]**. L'un des

exemples les plus connus et maintes fois publié est incontestablement la lithothèque du cardinal Riminaldi qui appartient aujourd'hui au musée de Ferrare. Exécuté en 1763, l'ouvrage témoigne de l'intérêt pour les pierres et marbres antiques, et serait de la main d'Antonio Minelli. Il est « formé de deux plateaux sinueux formant console et ceints de bronze doré […] À l'intérieur, les deux plateaux sont constitués d'un quadrillage de marqueterie de bois dans lequel sont insérés des échantillons de marbre et de pierre dont les noms sont inscrits sur la bordure[36] » **[fig. 3]**. Le choix des échantillons, identifiables par des inscriptions, témoigne d'un intérêt « scientifique et archéologique croissant pour le monde des pierres et des marbres utilisés dans l'Antiquité[37] ». Ce caractère savant, où la minéralogie l'emporte sur l'art, est plus manifeste encore dans les lithothèques qui permettent de manipuler les échantillons qui sont rangés dans des boîtes ou des tiroirs, telles celles, très connues, de la collection Audiffredi rassemblée vers 1750 (Rome, Museo di Didattica della Scienza), de la collection Del Bufalo constituée vers 1780-1830 (Rome, collection particulière) ou encore de la collection Lavoisier, avec ses 142 marbres étrangers et français conservés pour partie dans des bocaux (Clermont-Ferrand, musée Lecoq)[38].

La disposition des échantillons dans des tiroirs, à la manière d'un médaillier, semble avoir été privilégiée dans les cabinets d'histoire naturelle. C'est en tout cas celle qui fut adoptée dans les cabinets dont nous connaissons les modes d'exposition. La « suite de différents marbres anciens & nouveaux » qui appartenait à Joseph Bonnier de La Mosson était présentée dans trois tiroirs d'un bas d'armoire « distribués en différents compartiments pour recevoir ces minéraux, agates et autres curiosités de cette nature », meuble considéré comme « propre à former un droguier » mais qui « peut aussi servir à faire un coquillier[39] ». Les planches, publiées par Jean-Baptiste Courtonne, en 1739, permettent de connaître la distribution de ce « Premier cabinet d'histoire naturelle ou cabinet des animaux en fiole » et des bas d'armoire dans lesquels étaient conservés les quelques minéraux qui complétaient la collection[40] **[fig. 4]**. Le décor était enrichi par des dessus de porte de Jacques de Lajoüe, dont deux appartiennent aujourd'hui à l'Alfred Beit Foundation de Russborough House[41]. Ce mode de présentation favorisait la rigueur méthodique et scientifique qu'entendaient alors défendre certains amateurs : il permettait de classer et de noter les noms des marbres. C'est d'ailleurs ce que précise le catalogue de la collection qui fut dispersée après la mort du duc Charles-Alexandre de Lorraine, en 1781 : plusieurs ensembles, conservés dans des tiroirs, consistaient en des plaques, polies sur une face et portant la précision de leur provenance inscrite sur l'autre. Certains étaient de dix centimètres de long sur huit de large, dimension considérée comme souhaitable « pour pouvoir en bien distinguer les veines, ce que l'on fait imparfaitement sur les petits échantillons des marbres d'Italie[42] ». La présentation des échantillons dans des tiroirs de grandes armoires semble donc avoir été la plus courante. Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville la cite dans la plupart des cabinets d'histoire naturelle qu'il mentionne dans sa *Conchyliologie.* La collection de Mme du Bois-Jourdain, qui garnissait une galerie, était présentée dans « six armoires garnies de glaces ». Les marbres figuraient, avec les jaspes, agates, porphyres, albâtre et cailloux d'Égypte dans la « première, séparée en dix gradins » qui était « richement ornée de belles sculptures en bois argentés, les moulures & les fonds sont peints en bleu, toutes les ferrures proprement faites, sont argentées au feu[43] ». De même, les marbres appartenant à la collection d'histoire naturelle des Bénédictins de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés étaient présentés sur « des tablettes fermées de glaces », et ceux qui appartenaient au cabinet du Séminaire de Saint-Sulpice étaient enfermés dans des « armoires sculptées & fermées de glaces[44] ». Quelques exemplaires, rarissimes, combinaient beauté mobilière et rigueur scientifique : c'est le cas d'un meuble minéralogique exécuté par Georg Haupt pour le roi de Suède Gustave III qui l'offrit au prince de Condé en 1774 (Chantilly), ou pour l'exceptionnelle paire de minéraliers récemment identifiée par les professeurs Simone et Peter Huber comme ayant été exécutée à Vienne vers 1804 pour Jakob Friedrich van der Nüll (1750-1823). Le contenu de chaque tiroir, tant du minéralier de *Halbmetalle* (semi-métaux) et *Erd und Steinarten* (diverses terres et pierres), que de celui de *Salze und Trennbare minéral-Körper* (sels et corps minéraux séparables) et *Metalle* (métaux), est méthodiquement gravé sur des plaques de bronze doré. Les inscriptions de « Marmor », « Vesuvian », « Achate », « Jaspis », etc., qui figurent sur le premier minéralier permettent d'affirmer que la collection comprenait des échantillons de « marbre[45] » **[fig. 5]**. Le plus souvent, ces meubles ont malheureusement disparu. Si de rares exemples, italiens surtout et très connus des spécialistes, subsistent pour le XVIIIe siècle, ce sont essentiellement ceux du XIXe qui ornent aujourd'hui les collections publiques et privées[46], l'une des plus célèbres étant incontestablement celle que réunit l'avocat romain Faustino Corsi qui la céda à Stephen Jarrett, lequel en fit don en 1827 à l'Université d'Oxford où elle est toujours conservée,

2

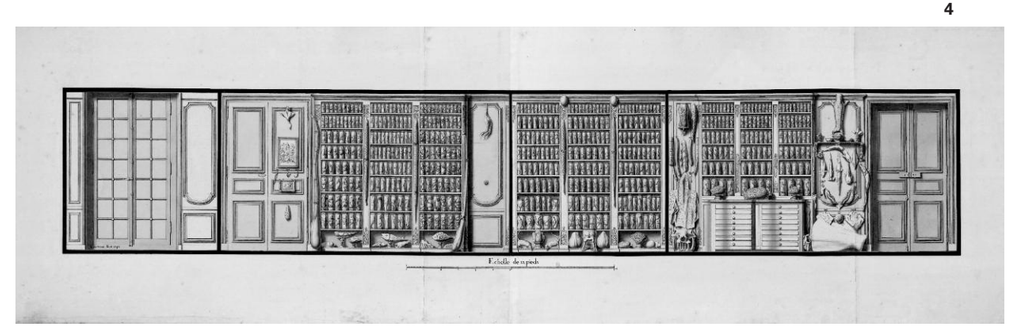
3

2 Coffret pupitre en acajou avec échantillons de marbres et pierres dures, collection privée.

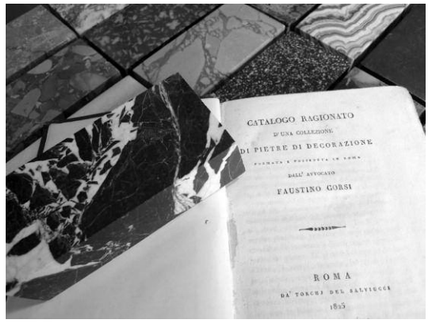
3 Antonio Minelli, *Lithothèque du cardinal Riminaldi*, v. 1763, Ferrare, Museo Schifanoia.

4 Jean-Baptiste Courtonne, *Le premier cabinet d'Histoire naturelle ou cabinet des animaux en fiole de Bonnier de la Mosson* [détail], 1739, Paris, Bibliothèque de l'Institut national d'histoire de l'art, collection Jacques Doucet.

4



5



6

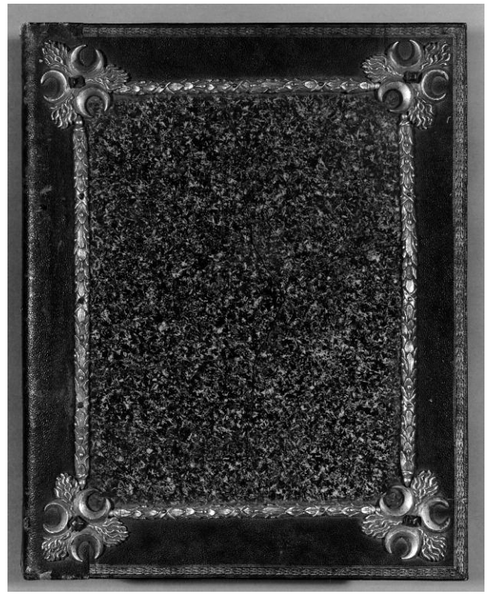
mais dans un nouvel écrin, exécuté en 1960[47] **[fig. 6]**.

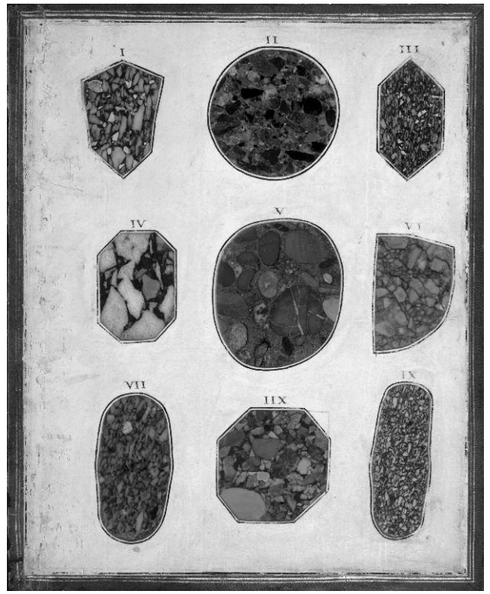
Beaucoup plus rare et particulièrement remarquable est le très célèbre *Livre de marbres*[48], marmothèque d'un raffinement inégalé, composé vers 1700 pour Leone Strozzi (1652-1722)[49] **[fig. 7-9]**. Alvar González-Palacios rappelle que ces deux volumes « de huit feuillets épais dans lesquels sont enchâssées des lamelles de pierres dures ou de marbres, aux formes irrégulières aussi polies qu'un miroir, qui sont numérotées et accompagnées, sur la page opposée de leur nom en italien[50] », faisaient, au XVIIIe siècle, les délices de certains des voyageurs étrangers qui visitaient le palais romain des Strozzi[51]. Le président de Brosses, qui pensa naïvement que les échantillons n'étaient que des trompe-l'œil, tels ceux des célèbres Albums Windsor de Cassiano dal Pozzo, reconnaissait qu'il était impossible de « trouver un recueil de marbres en échantillons plus joli et plus portatif[52] ». Le précieux livre suscita la convoitise puisqu'il fut volé en 1746 dans le musée de la princesse de Forano Strozzi, nièce du collectionneur romain[53]. Si l'ensemble des échantillons ne concerne que certains types de « marbres » (notamment des albâtres, jaspes, brèches et marbres antiques), sa présentation reste unique et témoigne bien de l'intérêt pour le marbre et les pierres dures. L'antiquaire romain avait d'ailleurs entrepris la composition, restée inachevée, d'un véritable traité des pierres qui empruntait beaucoup à la célèbre *Istoria delle Pietre* du moine dominicain Agostino del Riccio, mais entendait développer une érudition scientifique plus poussée[54].

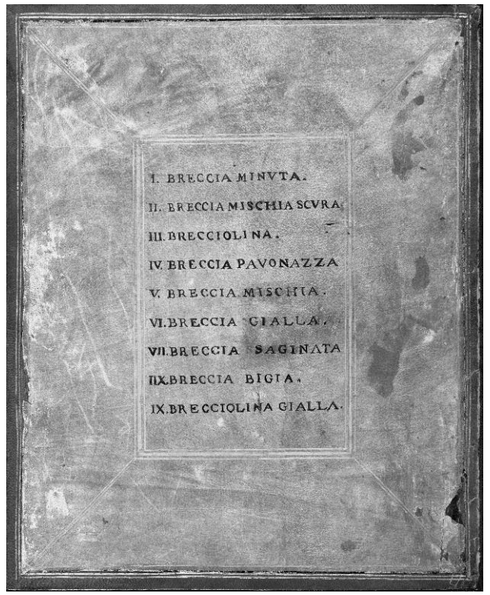
Les lithothèques dans les collections françaises au XVIIIe siècle

Le goût italien, qui favorisa ainsi la création de meubles et objets présentant et mettant en scène de véritables collections lithiques et marbrières, gagna bientôt la France. Malheureusement, il ne subsiste, à notre connaissance, que très peu d'objets ou de meubles qui soient assurément datables de cette période (alors qu'on en connaît un assez grand nombre pour le XIXe siècle) ; et les catalogues de vente sont peu diserts. Il est cependant à peu près certain que si de telles collections existaient en France, celles qui étaient consacrées aux minéraux restent très minoritaires et étaient le plus souvent dispersées dans des ensembles embrassant toute l'histoire naturelle. Mais il est assuré que le goût pour les échantillons de marbre avait, de l'Italie, gagné l'Europe entière. Francesco Ficoroni affirme en effet dans son célèbre ouvrage *Le vestigia e rarità di Roma antica* paru en 1744 : « Il primo a voler vedere il numero delle cento differenti mostre di marmi fu il gran Monarca della Francia Lodovico XIV, avendole io vedute lustrare, e riquadrare dal defunto Francesco Guidotti professore scarpellino, la qual regia curiosita viene imitata da alcuni nobili forestieri, essendovi percio scarpellini che le dispongono in una cassetta co'nomi della mostra, e fra quei, che ne fanno mercanzia, e mastro Niccola Minelli, che ha la bottega in Campo Vaccino[55]. » Si certains artisans lapidaires s'étaient spécialisés dans l'exécution de cassettes d'échantillons, au-delà même de la question de la fiabilité de l'ensemble réuni pour Louis XIV, c'est donc que les marmothèques suscitaient l'intérêt des collectionneurs. Une enquête partielle dans les catalogues permet de constater que les collections d'histoire naturelle étaient très nombreuses. L'on pouvait ainsi s'attendre à y trouver des lithothèques et marmothèques qui auraient, naturellement, trouvé leur place à côté des coquilles dont les Français étaient de grands amateurs, comme en témoigne l'ouvrage d'Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville, *La Conchyliologie* (1742 et 1757).

Mais dans tous les catalogues, les lithothèques ne sont qu'exceptionnellement inventoriées comme telles et les « échantillons » de marbre malheureusement laconiquement décrits. Seuls les plateaux de marbres remarquables font l'objet de l'attention des experts. Rares sont cependant ceux qui présentent véritablement des échantillons : en règle générale, les plateaux sont constitués d'une ou de deux essences, mettant ainsi en valeur la rareté et







7-9

5 David Hacker (attribué à), Paire de minéraliers, v. 1790-1795, collection privée.

6 Collection de pierres antiques de Faustino Corsi, Oxford, Université d'Oxford, Radcliffe Library.

7-9 Leone Strozzi, *Libro dei marmi*, couverture du premier volume, planches 15 et 16 du second volume, v. 1700, Jersey, collection Philip Hewat-Jaboor.

10 Étienne Levasseur (attribué à), Table de milieu à plateau d'échantillons de *pietre laviche*, v. 1775-1780, collection privée.

10

la beauté des veinages ou la préciosité de la marqueterie de pierres dures plus que l'heureuse diversité d'une marmothèque. Chez Louis Antoine Crozat, baron de Thiers, sont ainsi inventoriées, en 1770, avec les « meubles curieux » qui témoignent du goût du collectionneur pour les ouvrages de l'ébéniste André-Charles Boulle, une « table de porphyre de forme octogone » (nº 1124) et une « autre table aussi de forme octogone, de 3 pieds de large, elle est composée de huit panneaux d'albâtre oriental, avec des bandes au pourtour, de marbre jaune antique dans le milieu un bouquet de pierres de rapport dans un panneau de marbre noir : ouvrage d'Italie, sur un pied à huit consoles de bois sculpté et doré[56] » (nº 1125). L'albâtre était particulièrement recherché pour les plateaux de tables ou consoles : de très nombreux amateurs en possédaient, comme celle qui figurait dans la vente du peintre Jacques-André-Joseph Aved, et dont le catalogue vantait un aspect proche de la Sardoine[57]. Après l'albâtre, ce sont le porphyre et le vert « antique » ou « vert de mer » qui semblent avoir eu la faveur des collectionneurs[58]. Plus rares sont les mentions de véritables tables d'échantillons comme celle de « 150 échantillons de différents beaux marbres d'Italie » qui figurait dans la collection du prince de Conti (nº 2111)[59], ou encore celle que possédait le bailli de Breteuil et qui fut décrite, sous le nº 233 de la vente de sa collection en janvier 1786, comme « une jolie table, d'échantillons de marbres antiques de 17 lignes en carré, composée de 144 morceaux différents, séparés & encadrés avec une petite bande de marbre noir, ainsi que l'épaisseur, qui porte 18 lignes, la longueur totale 26 pouces, saillie 14 pouces 9 lignes, elle est posée sur un pied de bois sculpté & doré, forme de console, à bandeaux unis avec pois, rubans & autres ornements, & pieds cannelés sur le derrière, Hauteur 33 pouces et demi[60] ». Dans ces années 1780, les *Annonces, affiches et avis divers* mentionnaient plusieurs ouvrages de même type, dont deux « commodes de bois de rose, ornées de bronzes dorés d'or moulu, qu'on a achetées à la vente de Mme la marquise de Pompadour, le dessus en marbre plaqué sur pierre de Rome, formant la collection complète et aussi rare que précieuse de tous les marbres d'Italie, par compartiments en lozanges régulières [*sic*], qui produisent le coup d'œil le plus varié et le plus agréable » à vendre en novembre 1782 chez l'ébéniste Héricourt ; et « une table à petits carreaux, renfermant une collection de tous les marbres d'Italie » que proposait Mme de Survey en avril 1784[61]. Le cabinet de Le Brun, grand amateur de vases et coupes de pierres dures (agates « chatoyantes et mousseuses », cornaline, sardoine, jaspe, lapis) montées en bronze doré, inventoriait, avec des tables de vert antique, granit rose, porphyre rouge, vert Campan, « une table [….] plaquée de cent quatre petits panneaux de différents marbres et cailloux rares, encadrée de bleu Turquin » (nº 437) qui provenait de la vente Randon de Boisset[62]. À la fin du XVIIIe siècle, en 1793, la collection du « citoyen Lareynière » (Grimod de La Reynière), comprenait encore « une table en marbre de rapport, contenant 162 échantillons, tant en porphyre, jaspe, lapis, granit et autres marbres précieux, avec encadrement de marbre noir, sur pied à entablement à oves et cannelures, supportée par 4 gaines à chapiteaux et pieds à feuilles, en bois sculpté et doré », alors estimée 200 livres par le marchand Le Brun[63]. Les collectionneurs parisiens n'étaient pas les seuls à posséder de tels ouvrages. À Lyon, M. de Latourette, qui avait formé « un cabinet qui embrassât les différentes branches de l'histoire naturelle » grâce à de nombreux voyages en Europe, possédait une collection de marbres sans doute en échantillons, mais aussi une « collection des marbres employés à Rome, rassemblés en une table[64] ». Exceptionnellement, ces tables d'échantillons étaient accompagnées d'un livret précisant la nature et l'origine des marbres telle la « description » qui était jointe à la table « de cent & vingt sept plaques quarrées *sic* de marbre étranger », appartenant à la collection de Charles Théodore de Bavière[65]. Il s'agit là, nous l'avons dit, d'une « variation sur thème » : la table nuancier devient véritable marmothèque et ouvrage de science tout autant que de délectation artistique.

Ces plateaux d'échantillons, de marbres précieux ou de marbre d'Italie, restent rares. Étienne de Drée, pourtant passionné par la collecte des minéraux de toutes sortes, n'en inventorie que quelques exemplaires dans la section « monuments et meubles d'agrément en roches et pierres » de son Musée minéralogique, mais encore ne sont-elles pas en « marbres », l'une des plus intéressantes, considérée comme « une des plus belles en son genre qui soit sortie de Naples » présentait des « laves lithoïdes et matières rejetées par le Vésuve, incrustées sur une table de marbre salin de Carrare qui ne paraît que sur les bordures ; les plaques sont enlacées par des cerceaux artistement enchaînés en marbre jaune antique, rouge antique et blanc mat antique très rare, dit *palombino*[66] ». Les ouvrages travaillés de ce remarquable ensemble étaient, pour l'essentiel, des vases, coupes, piédestaux, socles, ou tables dont toute la beauté reposait sur la seule essence qui les constituait, et c'est bien davantage la bizarrerie et l'originalité des roches – notamment des laves qui fascinèrent également sir William Hamilton[67] – qui intéressaient le collectionneur. Il subsiste quelques exemplaires de plateaux d'échantillons de lave exécutés dans des ateliers napolitains qu'Alvar González-Palacios a brillamment étudiés[68]. Certains furent montés en table par de grands ébénistes français comme le prouve une table attribuée à Étienne Levasseur qui associe préciosité du laque et rareté des échantillons de laves vésuviennes[69] **[fig. 10]**.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il semble que seuls quelques amateurs parmi ceux, nombreux, qui possédaient des cabinets de curiosités ou d'histoire naturelle, collectionnaient les marbres sous forme d'échantillons. La faveur, comme le rappelait le marchand-mercier Edme-François Gersaint en 1736, allait aux « productions de la mer » appréciées, notamment par les Hollandais, pour l'extrême variété de leurs formes. Mais certains des plus célèbres cabinets « d'histoire naturelle » rassemblaient aussi des « fossiles, minéraux et métaux[70] ». Le cabinet idéal qu'Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville décrit dans sa *Conchyliologie* comprenait trois pièces consacrées respectivement aux règnes minéral, végétal et animal, la première présentant, dans la troisième armoire « les pierres fines, les cristaux, les agates, les jaspes, les marbres, le porphyre, le granite, l'albâtre, la jade, la serpentine, les pierres figurées, les *dendrites* ou pierres arborisées, les *icthypoetres* ou poissons qui ont imprimé leurs figures, les pierres communes, les silex & les cailloux[71] ». La lithologie n'était pas oubliée. Favanne de Montcervelle, reprenant Dezallier d'Argenville, mentionne, dans le chapitre qu'il consacre aux *Plus fameux cabinets d'Histoire naturelle qui sont en Europe*[72] des marbres « en grande quantité » dans le Cabinet du Roi, un « grand nombre de marbres du Royaume & des pays étrangers ainsi que des marbres antiques » chez le duc d'Orléans, mais aussi chez le duc de Sully, le duc de Chaulnes, la présidente de Bandeville, madame de Puysieux, le marquis de Croismare, l'abbé Joly de Fleury, MM. Sevin, Bonnier de La Mosson, etc., ou encore chez quelques amateurs de province comme Dom Calvet en Lorraine, la comtesse de Fulvigny-Rochechouart en Bourgogne, MM. Pestalozzi et de Latourette à Lyon, M. Pajot de Marcheval en Dauphiné, le baron de la Tour d'Aigues en Provence[73], M. Séguier et M. de Bon en Languedoc, le docteur Le Cat et l'apothicaire Feret en Normandie, etc.[74].

Si l'on en croit l'avertissement de l'une des quatre ventes de la collection de M. Forster, en 1772, l'intérêt pour la minéralogie, qui s'était d'abord développé en Allemagne et en Suède, ne gagna la France que dans la seconde moitié du XVIIIe siècle[75]. Mais il fut sans doute beaucoup moins poussé que dans les pays étrangers : dans les collections françaises, les minéraux font l'objet d'un inventaire souvent extrêmement succinct, lors même que les coquilles sont détaillées. Le catalogue de la collection de Bonnier de La Mosson, « plus physicien encore que curieux », l'une des plus célèbres du genre, mentionnait en 1744, dans un tiroir d'un bas d'armoire du premier cabinet d'histoire naturelle qui contenait pour l'essentiel des animaux, « une suite de marbres anciens et nouveaux en quatre-vingt-un morceaux & parmi lesquels il s'en trouve deux de marbre de Florence[76] ». Las, ces échantillons ne font l'objet d'aucun inventaire détaillé. La « suite d'échantillons de marbres, composée de quatre-vingt-cinq morceaux » du cabinet « d'histoire naturelle, pierres, marbres, agates, jaspes & minéraux » qui figurait dans la vente de l'Abbé de Fleury, en mars 1756, point davantage[77]. De même, les « soixante-dix-neuf échantillons de marbre de divers pays » et « trente-deux autres dans le nombre desquels il se trouve des morceaux de porphyres, de granites &c » inventoriés en 1766 au catalogue de la vente de Mme du Bois-Jourdain[78] ou les « échantillons de marbres de diverses couleurs », dont certains « polis et choisis avec soin » ou encore « très précieux », du cabinet d'histoire naturelle de l'actrice Mlle Clairon, dispersé en 1773, sont indiqués par lots, mais ne sont pas décrits[79]. Le catalogue de l'ensemble réuni par le notaire Brochant, grâce au rachat d'une partie de la collection Sevin, se contente de signaler que les coquilles « sont accompagnées d'une suite assez considérable d'échantillons d'agates, jaspes, marbres antiques & d'Italie, & autres objets de ce genre, parmi lesquels on trouvera des pièces toutes taillées propres à faire des boëtes[80] ». Aucun détail de la composition de cette collection n'est donné : à peine apprend-on que le 17 mars fut consacré à la vente de 50 numéros de « coquilles, échantillons d'agathes, jaspes, cailloux, marbres ». De même, parmi les 2117 lots de la vente du prince de Conti, en 1777, sont inventoriés « des échantillons de marbre dans une boîte » (nº 2112), dont on regrette de ne connaître le nombre, la forme et l'origine[81]. Même description laconique pour l'architecte Louis-François Trouard, fils du marbrier du roi Louis Trouard chez qui, sans surprise, l'on trouve en 1779, parmi les « figures en marbre, vase de porphyre, serpentin et autres », « plusieurs échantillons de différents marbres taillés en volumes, & autres, qui seront vendus par lots » (nº 335)[82]. L'ensemble réuni par Mme Giraud était plus ambitieux et sans doute plus proche des marmothèques italiennes qui subsistent : il comprenait, lors de sa vente le 8 mars 1779, « une collection de marbres antiques

d'Italie composée de 146 pièces de 2 pouces 2 lignes quarrées, avec le catalogue Italien & leur numéros » (nº 129)[83]. L'Italie avait donc souvent la préférence et rares étaient ceux qui ne possédaient pas quelques échantillons de marbres transalpins, antiques ou modernes. L'architecte Pierre-Adrien Pâris avait réuni plusieurs morceaux et échantillons d'agates, lapis-lazuli, jaspes, granits, serpentine, et « quatre-vingt-seize tablettes de différents marbres d'Italie parmi lesquels [*sic*] on distingue un beau morceau de jaune pur (*giallo schetto*) *sic*, un violet (*paorrazzetto*) *sic*, et un de marbre de Ste Baume » et « dix échantillons de marbres, parmi lesquels on remarque une très belle plaque, vert antique de Corse très rare, et des morceaux de laves parvenues à l'état de marbre[84] ». Ainsi, l'ensemble italien était le plus important, mais l'amateur n'avait pas négligé les marbres insolites.

Les précisions, lorsqu'elles existent, sont ainsi souvent sommaires : exceptionnels sont les catalogues qui mentionnent la provenance exacte des échantillons ou leurs caractéristiques et propriétés. Le plus souvent, comme dans la collection de Louis-Pierre-Maximilien de Béthune, duc de Sully, dispersée en 1762, seuls les pays d'où proviennent les plaques, blocs et échantillons de « différents cailloux, pierres & marbres » (Égypte, Allemagne, Italie, Flandre et France)[85], sont indiqués. Lorsque les collections sont plus détaillées et témoignent d'un intérêt réellement scientifique, comme celle de Forster, en 1772, elles comprennent des marbres rares ou curieux par leurs dessins et leurs provenances et non un échantillonnage susceptible de constituer une véritable marmothèque[86]. Ce goût pour la bizarrerie est également manifeste dans les quelques échantillons mentionnés, au milieu des cuivres, de pierres dures qui appartenaient au marchand Le Brun et qui furent vendues, avec son cabinet, qui comprenait plusieurs tables et de très nombreux objets montés, en 1791 : on relève un morceau de lapis-lazuli de Sibérie, divers spécimens de malachite « veloutée, rubanée, œillée, ondulée » et plusieurs échantillons de jaspes et agates[87].

Malgré le développement du goût pour la minéralogie en France au XVIIIe siècle, très peu d'amateurs possédaient donc de véritables collections de marbres lors même que des curieux étrangers avaient réuni des ensembles remarquables. Ainsi l'électeur Palatin, Charles Théodore de Bavière, dont la collection, à Mannheim, était ouverte au public, possédait un cabinet d'histoire naturelle d'une étonnante diversité. Constitué grâce au rachat de cabinets allemands, suisses et italiens, il occupait « quatre pièces, situées dans l'aile gauche de son palais, au second étage, au-dessus de la galerie des tableaux[88] ». Les minéraux, qui provenaient pour l'essentiel d'un collectionneur bernois, étaient présentés dans des armoires de la première chambre (consacrée au règne minéral). Les marbres ne faisaient pas l'objet d'un classement particulier, les pierres étant divisées en cinq ordres, les argileuses, les gypseuses, les calcaires (parmi lesquels les « marbres avec dendrites, représentant des ruines »), les vitrifiables (dont les jaspes et les agates), et les composites (qui comprenaient les porphyres)[89]. La même attention à une classification rigoureuse avait été observée pour la collection du duc Charles-Alexandre de Lorraine qui comprenait un nombre tout à fait considérable d'échantillons de marbres de provenances variées (Flandres, margraviat de Bade-Durlach, Moscovie, Autriche, Allemagne, Hongrie, Bohême, Italie, Angleterre) dont certains constituaient de véritables ensembles[90]. Cette attention scientifique avait été poussée à un degré extrême dans le catalogue, établi par Ignaz de Born, de la collection d'Éléonore de Raab qui ambitionnait de « rassembler toutes les productions du règne minéral », sans chercher à « satisfaire une vaine curiosité ou un luxe frivole[91] ». Les échantillons, qui n'excédaient pas 3 à 4 pouces, avaient été minutieusement choisis et présentaient des « caractères extérieurs aussi déterminés que faire se peu ». Le classement, établi suivant un « procédé chimique », n'accordait naturellement pas de section particulière au marbre. Les agates et les jaspes, si souvent considérés comme des marbres par les amateurs, apparaissaient parmi les terres et pierres siliceuses, la serpentine parmi les pierres siliceuses magnésiennes, et les « marbres » parmi les pierres calcaires « à chaux fine ». Mais la collection ne présentait que des marbres d'Italie, le catalogue précisant qu'ils avaient été préférés à ceux des autres pays et qu'on avait conservé les « noms des statuaires italiens sous lesquels ces échantillons se débitent ». Ils étaient cependant classés en marbres d'une seule couleur (21), à plusieurs couleurs (59), figuré (4), lumachelles (2)[92].

L'une des plus célèbres collections étrangères était conservée à Paris. Il s'agissait de celle de Don Pedro Davila, un richissime péruvien, très grand collectionneur des « curiosités de la nature et de l'art », qui demeurait rue de Richelieu. En 1767, souhaitant retourner au Pérou, il vendit sa collection, dont le catalogue révèle un souci scientifique sans égal à cette date. L'auteur s'explique d'ailleurs sur sa classification des pierres suivant quatre ordres : « [les] pierres calcaires, les gypseuses, les argileuses et les siliceuses », précisant « nous n'osons pas promettre d'avoir toujours rangé bien exactement chaque genre sous l'ordre auquel il appartient » car « les expériences chymiques qu'il nous eût fallu faire pour cela, auroient exigé un tems beaucoup plus considérable[93] ». Davila fait œuvre de minéralogiste, considérant comme accessoires la délectation et le plaisir de l'arrangement esthétique que Gersaint donnait pour responsables de l'engouement pour les collections d'histoire naturelle. Homme de science et savant plus encore qu'amateur, à la suite du chimiste suédois Axel Frederik Cronstedt, Davila affirmait : « si les minéraux ne sont pas la partie la plus brillante d'un Cabinet d'Histoire naturelle, on peut dire qu'ils en sont la partie la plus sçavante, & l'une des plus recherchées de ceux qui s'attachent moins au plaisir momentané du coup d'œil qu'à la solide satisfaction de suivre la Nature dans l'innombrable variété de formes qu'elle se plaît à nous offrir[94] ». Un amateur français, Claude-Marc-Antoine Varenne de Béost, correspondant de l'Académie royale des sciences, fondateur du jardin botanique de Dijon, dont le cabinet fut dispersé en 1774, pouvait rivaliser avec l'ambition scientifique de Don Pedro Davila. Sa collection, qui provenait en partie de celles de Savalette de Buchelay et Hellot, possédait en effet, dans sa section des pierres, un ensemble tout à fait intéressant de jaspes, lapis, granits, porphyres, serpentines, pierres ollaires, albâtres, mais aussi des « marbres » qui, fait suffisamment insolite pour être souligné, étaient détaillés. Onze lots d'échantillons dressaient une marmothèque européenne étonnamment complète et scrupuleusement inventoriée : 72 plaques carrées de « marbres d'Italie antiques & modernes », 52 plaques ou morceaux « la plupart de marbres antiques, de différentes formes, grandeur et épaisseur », 52 plaques « de marbres antiques & modernes d'Italie », 92 plaques ou morceaux de « marbres antiques tirés des ruines d'Avanche et d'Autun », 52 plaques de « différents marbres du Margraviat de Baden Dourlach & du marquisat de Bareich », 50 plaques « de marbres d'Allemagne, de Suisse, d'Espagne & de Blanckembourg y compris quelques plaques de vert d'Égypte, de vert d'Écosse et de vert de mer », 63 plaques « plus grandes que les précédentes, de marbres de Merlemont, de Sedan, Namur, Givet, Barbançon, Floxennes, Malplaquet, Bergop-Zoom & autres lieux de Flandres et des Pays-Bas », 48 « plaques ou échantillons de marbres de Provence, Languedoc, Franche-Comté & autres provinces méridionales de France », 46 autres « de diverses provinces de France en général », 72 plaques « qui forment une suite variée & des plus complètes de tous les marbres de Bourgogne », et enfin « différents marbres de la Bresse & du Bugey et plusieurs autres plaques ou échantillons de marbres bruts ou polis[95] ». Soit au total plus de 600 échantillons d'Italie, France, Allemagne, Suisse, Espagne, Flandres, Pays-Bas.

Ainsi, tant sous forme de plaques que d'échantillons ou même de blocs, le marbre enrichissait les cabinets de curiosités et les collections minéralogiques qui ne cessèrent de prendre de l'ampleur. Malheureusement, à l'exception de quelques tables d'échantillons, leur mode d'exposition et leur présentation sont peu documentés et nous ne pouvons, comme pour l'Italie, distinguer des types d'objets ou de meubles créés pour mettre en valeur et exalter ce goût pour la lithologie ou pour les beaux nuanciers. À l'exception des armoires, il est cependant évident que certains meubles furent fabriqués pour favoriser la consultation des collections lithiques. En 1698, Germain Brice, évoquant le cabinet de Nicolas Boucot, décrit « un bureau qui s'ouvre, dans lequel on a disposé plusieurs compartiments tous remplis de pierreries de diverses couleurs, et de coquilles les plus précieuses : avec lesquelles on a mêlé des agathes taillées, antiques et modernes. Toutes ces choses ensemble, mises exprès confusément, forment, par la variété des couleurs vives qui s'y trouvent, une espèce de parterre rempli de fleurs différentes[96] ». Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville précise également dans sa *Conchyliologie* que le centre de la première pièce du cabinet d'histoire naturelle du duc de Chaulnes était « occupé par un grand bureau, où l'on apercevait quatre tiroirs remplis de deux cens morceaux de marbre bien choisis, tant de France que des pays étrangers[97] ». De même, chez le marquis de Croismare, les marbres étaient présentés dans un « bureau entre les croisées[98] ».

La collection du marquis de Marigny

Le phénomène de la collection d'échantillons de marbre, même s'il reste difficile à connaître dans ses détails, avait gagné la France. Parmi les amateurs qui réunirent patiemment quelques échantillons marbriers, il faut citer le marquis de Marigny qui ambitionna de constituer une véritable marmothèque au milieu du XVIIIe siècle. Deux sources, un *Mémoire sur les marbres*[99] et la *Correspondance* avec les directeurs des Bâtiments[100], bien connues des chercheurs, permettent d'affirmer que le frère de la favorite du roi rassembla une importante collection d'échantillons de marbres et de minéraux, dont on se plaît à espérer qu'elle n'a pas entièrement disparu.

Le premier de ces documents est un *Mémoire*, rédigé pour le marquis de Marigny, que Pascal Julien a récemment publié et attribué à Marc-François de

Lassus, Contrôleur des marbres des Pyrénées et du Languedoc[101]. Ce *Mémoire* et la *Correspondance* entre Lassus et le marquis de Marigny, conservés pour l'essentiel aux Archives nationales, permettent d'affirmer que le marquis de Marigny entreprit la constitution d'une collection d'échantillons de marbres en 1758, reprenant ainsi vraisemblablement une tradition mise en place, dès avant lui, par le duc d'Antin et le marbrier Claude Félix Tarlé[102]. Le 3 février 1758, le marquis de Marigny écrivait en effet à Lassus : « Dans une collection que je fais, monsieur, de différents morceaux d'histoire naturelle, je serais bien aise d'avoir des échantillons de tous les différents marbres des Pyrénées avec une notice de la qualité de ces marbres, ayez agréable de vous charger de cette commission, je voudrais que les échantillons fussent de six pouces en superficie sur 6 lignes d'épaisseur, bien polis, avec le nom du marbre au dos de la partie polie, sur du papier collé, et la valeur en pieds cubes. Si vous pouviez même avoir des échantillons des marbres de même grandeur et épaisseur des montagnes des espagnols qui avoisinent les montagnes de France, je vous serais obligé. On m'assure qu'on peut trouver dans les carrières des marbres des stalactites congélations et pétréfactions qui pourraient tenir leur place dans un cabinet. Si vous pouvez en découvrir et qui vous paraissent assez curieuses, envoyez les moi avec les échantillons que je vous demande[103]. » Lassus s'exécuta vraisemblablement dans les plus brefs délais : le 7 juin, il envoyait à Marigny les échantillons demandés accompagnés d'un mémoire. Cet envoi combla Marigny : « J'ai reçu, monsieur, avec votre lettre du 7 de ce mois de juin, votre mémoire sur les marbres que vous m'avez renvoyé relié en velours. Je ne puis vous exprimer avec quel plaisir je l'ai lu. C'est l'ouvrage d'un philosophe chrétien, d'un physicien et d'un homme dont les profondes réflexions l'ont conduit à la connaissance de la nature. Le tableau des Pyrénées y est dessiné de main de maître, avec des couleurs si vives et si naturelles qu'on se croit en lisant cet ouvrage transporté dans cette belle et affreuse contrée. Je vous suis sensiblement obligé des soins que vous vous êtes donné pour me procurer la collection des différents échantillons de marbre que vous m'avez envoyée et de l'attention avec laquelle vous y avez joint les notices que je vous avais demandées. Recevez-en mes remerciements en attendant que vous receviez le montant des avances que vous avez faites et que je viens de donner ordre qu'on vous fasse parvenir[104]. »

Ce rapport était sans doute destiné à donner une sorte de résumé de ce qui avait été entrepris dans le domaine des marbres, par la direction des Bâtiments, et consistait à faire un état des lieux et une enquête sur les marbres français. L'ampleur de la tâche ainsi accomplie justifie vraisemblablement les copies de ce document : les Archives nationales en conservent plusieurs exemplaires, dont un avec une « observation ajoutée en 1774 » concernant les droits de fortage, mais certains exemplaires figurent également à Aix-en-Provence et Valmirande[105]. Contrairement aux autres rapports sur les carrières de marbre, qui sont très techniques, et d'un style souvent assez pauvre, ce dernier couvre un plus grand nombre de sujets et est écrit sur un mode parfois presque poétique. Plusieurs points sont abordés et composent ainsi deux grandes parties, l'une de considérations générales, et l'autre de considérations particulières. La première partie ne manque d'ailleurs pas d'intérêt pour l'histoire des idées et l'histoire de la politique des Bâtiments du roi. Lassus ouvre son mémoire par un bref résumé sur la politique suivie par les différents directeurs des Bâtiments du roi. L'auteur souligne le rôle majeur de Louvois, à qui il attribue, erronément, l'ouverture des carrières pyrénéennes de Campan et Sarrancolin, puis celui du duc d'Antin, et enfin celui de Philibert Orry. Il achève prudemment son introduction par un hommage au marquis de Marigny, puis livre ensuite une description géographique des Pyrénées, avec quelques remarques sur les arts et le rapport entre l'art et la nature. Enfin, il aborde la description des « propriétés spécifiques des Pyrénées », comprenant les plantes médicinales, les forêts, les animaux, les sources thermales, le commerce, etc., et une note particulièrement pittoresque sur les « mœurs des peuples des Pyrénées ». La seconde partie du mémoire concerne le marbre et les différentes carrières des Pyrénées. Lassus livre, pour chacune d'entre elles, une description détaillée comprenant d'abord une présentation géographique et géologique, ensuite un historique de son exploitation, puis une analyse du marbre, de sa couleur et de ses propriétés décoratives, parfois même de la possibilité de son emploi dans les Bâtiments royaux, enfin un état de son approvisionnement avec indications du mode de transport, de son coût, et la numérotation d'échantillons. L'auteur n'omet rien, ni les qualités, ni les défauts du marbre, ni les difficultés de l'exploitation et les coûts particuliers à chaque carrière. L'ensemble des carrières françaises est envisagé, tant dans les Pyrénées qu'en Provence, Roussillon ou Languedoc : Sarrancolin, Antin (ou Beyrede), Campan, Montillet, Saint-Béat, Sost, Baricat, Campouillet, Hèches, Baricave, Barbasan, Bise [Bize], Signac, Cierp, Lez, Arras, bord de Neste, Bléchat, Massale, Téole, Baichas, Langinière, Cascatels, enfin les différentes carrières languedociennes de Griotte, Mainegines, Californie, Cervelas, Turquin, Roc Buffin, Incarnat, Langenière et Estagel ; et même une présentation des stalactites de Limousis, Tibiran et de celles de Sarrancolin, pour lesquelles il est cependant précisé « qu'on ne voit pas à quoi on pourrait faire servir cette découverte, sinon à satisfaire la curiosité du naturaliste ». L'ensemble compose une vue particulièrement complète des différentes carrières où Lassus avait prélevé un ou plusieurs échantillons – pour Sarrancolin, Beyrede, Campan – même pour les marbres dont le Contrôleur considérait qu'ils « seront condamnés à rester dans l'obscurité ou à parer seulement quelque maison provinciale ». Mais jugeant qu'en « matière de couleurs, plus qu'en toute autre les goûts sont différents, et que d'ailleurs la diversité plaît j'ai cru que je pouvais hasarder l'envoi tel qu'il est et laisser à Monsieur le Marquis de Marigny le droit que son goût et sa charge lui donne de régler la destinée de ces différentes veines ».

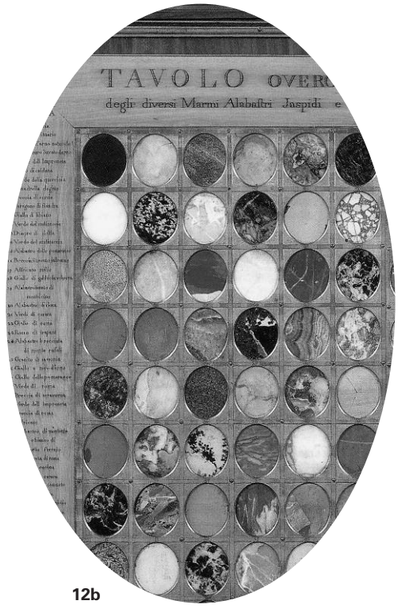
La seconde source sur l'existence d'une collection du marquis de Marigny est l'ensemble des *Lettres* de la *Correspondance des directeurs*, datées de juillet 1758 à avril 1759. Toutes évoquent la constitution d'une collection d'échantillons de marbres antiques. La première lettre, datée du 17 juillet 1758, est adressée à Charles-Joseph Natoire. Le marquis de Marigny prie Natoire de bien vouloir s'informer « s'il y aurait dans Rome quelque collection complète en échantillons de marbres de toute espèce, si on veut la vendre, examinez si elle est de toute beauté et mandez moi le prix qu'on en veut. Du temps que j'étais à Rome, on trouvait de ces sortes de collections à acheter[106] ». Natoire trouve rapidement l'objet escompté : le 2 août, il annonce ainsi : « vous me faites l'honneur de me demander une collection complète en échantillon de marbres de toute espèce. J'en connais une qui me parait telle que vous la désirez, on en demande 17 sequins qui est le prix courant ; toutes les pierres sont taillées en forme ronde au nombre de 140 dans sept petits tiroirs rangés chacun, comme on le fait pour les médailles[107] ». Le 26 août, Marigny demandait au directeur de l'Académie de Rome d'acheter l'objet et de trouver un moyen rapide et sûr de lui envoyer. Natoire, qui s'exécute, achète par la même occasion un échantillon de lapis, et fait partir l'ensemble dans « les effets de M. le cardinal de Luynes ». La collection quitte Rome à la fin du mois d'octobre, avec un tableau destiné au duc de Luynes. Le mode d'acheminement choisi inquiète Marigny, qui écrit, en novembre 1758 : « J'espérais que vous m'auriez envoyé ma collection de marbre par la voie de terre et que vous ne l'auriez pas exposée aux dangers de la mer dans des temps où la navigation est si peu libre[108]. » À la fin de l'année 1758, Marigny reçoit son envoi, mais ne le trouve pas à son goût ; une série de lettres, datées de février-mars 1759, prouve sa déception : « Les échantillons de marbre, Monsieur, que vous m'avez envoyé, ne sont rien moins que beaux ; ils ne valent pas le prix de l'achat et le coût du transport » (lettre du 14 mars 1759). Sur une lettre de Natoire, qui lui est adressée le 4 avril, il précise même en marge qu'il trouve les échantillons « détestables ». Le 30 avril, enfin, il écrit à son directeur : « À l'égard des échantillons de marbre que vous m'avez envoyé, il est bien vrai que leur transport ne m'a rien coûté, mais il n'en est pas moins vrai qu'ils sont détestables ; j'aurais souhaité que vous eussiez été aussi connaisseur en marbre que vous l'êtes en peinture. Celui qui vous a vendu ces échantillons n'aurait pas surpris votre bonne foi[109]. » Natoire, qui ne disposait pas des compétences suffisantes pour juger de la qualité des échantillons, fut-il abusé par un lapidaire peu scrupuleux et qui pratiquait ce que le chimiste suédois Alex Frederik Cronstedt dénonçait lorsqu'il affirmait : « à défaut d'originaux, on prend des espèces semblables à leur place & on colore aussi des sortes de marbres blancs[110] » ? Ces pratiques sont confirmées par John James Ferber qui reconnaissait, dans son *Travels through Italy in the years 1771-1772*, que la plus grande prudence était de mise pour éviter d'acquérir le même marbre sous divers noms[111]. Il déconseillait même l'acquisition d'un ensemble complet : « I have also bought from the marble cutters *(marmai osia scarpellini)* a great variety ; but the ignorance and the avidity of those people makes caution necessary, to avoid purchasing the same species under different names, and not to depend upon those denominations but in which they generally agree, or which are given by the most skilful. […] Practice and frequent examination teach best how to distinguish the different species ; which may be obtained by small samples, sold at Rome, Naples and Florence. I cannot advise the purchasing of what they call a whole set or studio, because that is buying many indifferent samples, and many false denominations ; unless a naturalist should choose to purchase different studia in different places, and thence to form a compleat one, by examining the justness of the names, and by throwing away what was indifferent in itself, or went under false and improper names[112]. »

La mauvaise qualité des échantillons envoyés ne favorisa sans doute pas la création d'un meuble spécifique pour les exposer autre que celui dans lequel ils étaient présentés, vraisemblablement une cassette de 7 tiroirs. Mais qu'advint-il de ces échantillons ? Et de ceux qui

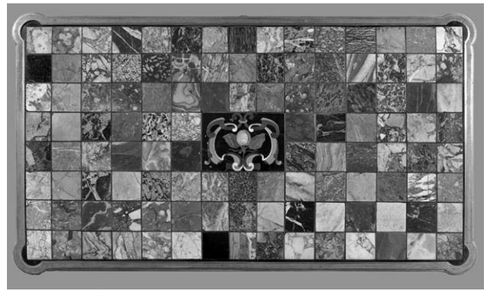
avaient été patiemment récoltés par Lassus dans les carrières françaises, de ceux qui avaient peut-être été obtenus d'Espagne ou encore de ceux qui continuèrent à augmenter la collection, comme les « échantillons de marbres, d'albâtre et de jayet tirés de Provence » demandés par Trudaine de Montigny à l'intendant de Provence en février 1760[113], et l'échantillon d'albâtre de Montahuto que Natoire fit envoyer à Marigny en 1770[114] ? Le *Catalogue des différents objets de curiosité, dans les sciences et les arts, qui composaient le cabinet de feu M. le marquis de Ménars*, établi en février 1782, laisse à penser qu'une partie au moins resta dans sa collection, puisque sont mentionnés, sous le n° 764 « plusieurs morceaux de cristal et échantillons de marbre et autres différents objets qui seront détaillés ».

Le nombre important des échantillons (140 pour les marbres italiens et 41 pour les marbres français, sans compter ceux qui y furent vraisemblablement joints), l'ambition annoncée par Marigny de les intégrer « dans un cabinet », la différence sensible dans la taille (6 pouces pour les échantillons français), et la découpe (ronde pour les échantillons italiens), favorisa très vraisemblablement une présentation sommaire, dans une armoire ou un grand meuble propre à ranger les minéraux. Mais la mauvaise qualité des échantillons, la déception évidente de Marigny devant la médiocrité des pièces pourraient faire espérer que les échantillons furent retaillés pour être présentés en plateau de table, telle celle, estampillée Martin Carlin, qui appartenait à l'ancienne collection Jacques Doucet[115], ou, plus originalement, dans un secrétaire comme celui qui fut fabriqué par l'ébéniste Jean-François Leleu et qui reste un des modèles du genre. La table de Carlin, passée en vente en 2005[116], comprend 112 échantillons, répartis en huit rangées, de marbres antiques et modernes, essentiellement italiens, mais aussi français[117] **[fig. 11]**. Comme la plupart des tables présentant des échantillons, certaines essences figurent en plusieurs exemplaires : brèche africaine, vert antique de Grèce, *giallo antico*, *porta santa*, brèche de Sicile, brèche *Pernic*e, Levanto, vert de Moulins, Campan grand mélange, Trets, Sarrancolin, violet de Villette, brèche violette, brocatelle du Jura, onyx. Daté de 1775, le secrétaire estampillé Leleu, publié dès 1981 par Alvar González-Palacios[118], présente « 245 échantillons de marbre enchâssés sur l'abattant dans des médaillons ovales, numérotés de 1 à 120 et désignés par leur nom italien gravé sur les côtés inscrits dans un quadrillage au sommet et sur la partie basse où ils sont classés par ordre selon une numérotation en chiffres romains » **[fig. 12]**. Ces inscriptions ne sont pas sans rappeler celles de la lithothèque Strozzi et des livrets accompagnant les collections d'échantillons comme la table Teschen, et laisseraient supposer qu'il s'agit d'une collection qui, achetée en Italie, fut montée en secrétaire. Le catalogue précisait, lors de l'une des ventes du meuble, en 2000, que « c'est très certainement dans le cercle des Français vivant à Rome ou ayant fait le voyage d'Italie, qu'il faut tenter de retrouver le commanditaire, amateur et certainement propriétaire d'un cabinet de minéralogie[119] ». Il s'agit d'un des plus beaux exemples de présentation d'une collection d'échantillons de marbre, avec un mode d'exposition, dans des ovales, qui semble avoir été mis au point à Rome au XVIIIe siècle, comme le prouve un étonnant tableau d'échantillons de marbres et pierres dures monté dans un cadre en bois sculpté et doré exécuté en France vers 1780[120] **[fig. 13]**. Avec le XIXe siècle et le développement des sociétés de géologie, les meubles dits de « minéralogie » se multiplièrent. Lorsqu'ils ont vocation à présenter une véritable collection de minéraux, telle celle de « 792 plaquettes de marbres antiques et 168 plaquettes de marbres modernes » rassemblés par Émile de Meester de Ravestein au milieu du siècle et donnée aux musées royaux de Bruxelles en 1884[121], ils consistent cependant en des meubles, armoires ou vitrines, souvent dépourvus de tout charme menuisier.

Le goût pour le marbre, qui fut si vif en Italie depuis l'Antiquité, favorisa ainsi, au XVIIIe siècle, la création de véritables collections d'échantillons de pierres dures et de marbres, que l'on pourrait considérer comme un développement des *Wunderkammern* renaissantes, où les pierres de toutes origines venaient enrichir les bizarreries naturelles des cabinets de curiosités. Le *Livre de marbre* de l'abbé Leone Strozzi, constitué à la fin du XVIIe siècle, ou les lithothèques du cardinal Riminaldi et de la collection Del Bufalo, réunies au XVIIIe siècle, sont des exemples brillants du goût des amateurs de marbre. Sous Louis XIV, passionné par les marbres et les pierres dures et propriétaire d'une des plus insolites collections de pierres antiques, la France adopta elle aussi ce goût nouveau et des collections spécialisées se constituèrent. Au XVIIIe siècle, le phénomène ne fit que s'amplifier avec l'avènement du rationalisme qui ajouta au goût pour la rareté et la polychromie celui de la connaissance scientifique. Chez de nombreux collectionneurs, c'est cependant toujours la délectation et le plaisir de l'œil qui président, ce qui n'est pas sans conséquence dans le choix des échantillons comme dans leur présentation. Rares sont ceux qui considèrent que la minéralogie est une véritable science qui requiert collecte



12b

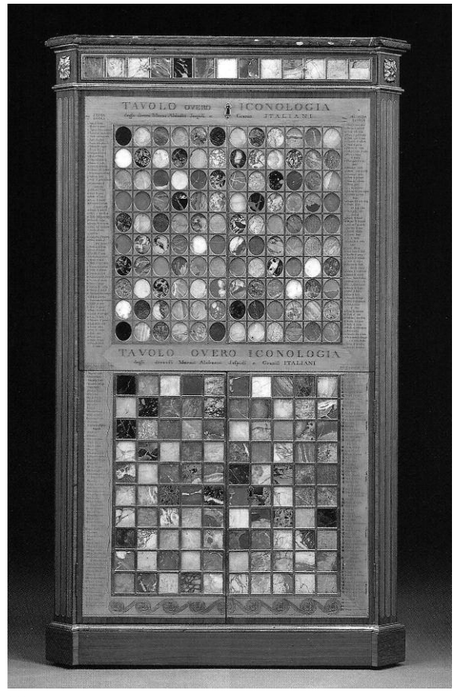


11

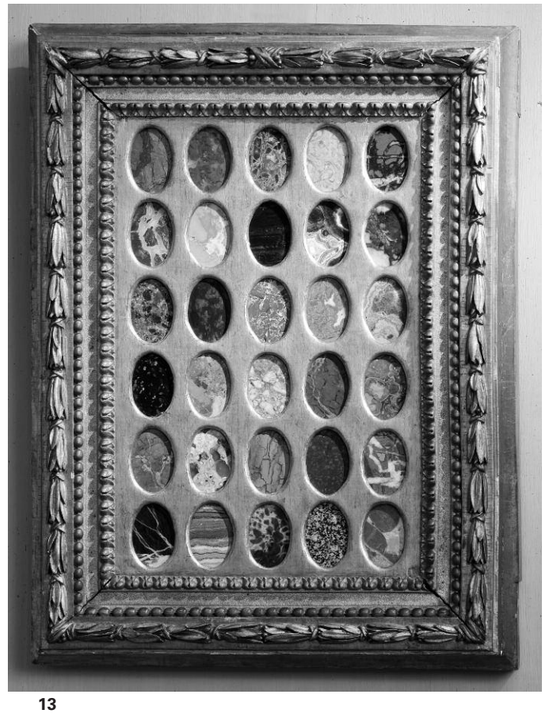
11 Martin Carlin, Table avec plateau d'échantillons de marbre, collection privée.

12a-b Jean-François Leleu, Secrétaire (et détail), v. 1775, collection privée.

13 Tableau d'échantillons de marbres et pierres dures (Rome, XVIIIe siècle), cadre en bois sculpté et doré (France, v. 1780), collection privée.



12a



13

systématique, analyse et classement méthodique. L'amateur se transforme cependant parfois en véritable conservateur de collections qui, aujourd'hui, constituent le *nucleus* des plus beaux ensembles minéralogiques. C'est ainsi que la collection de plus de 4 000 échantillons de Jean-Baptiste-François Gigot d'Orcy, qui complétait l'ensemble, exceptionnel, de sa collection d'insectes (et notamment de papillons), rachetée par Georges Gibbs lors de son voyage en Europe, fut vendue à l'Université de Yale en 1825 et constitua la base du département de minéralogie du Peabody Museum où elle est toujours conservée[122]. Ces collections scientifiques qui s'intéressent davantage aux caractéristiques géologiques et physiques qu'aux couleurs et figures, sont cependant exceptionnelles au XVIIIe siècle, alors qu'elles se développent au XIXe siècle et peuvent être associées à des traités savants comme celui de Faustino Corsi qui parvient à un remarquable équilibre entre science et délectation, entre minéralogie et goût pour l'antique. Le plus souvent, le goût pour les nuanciers marbriers apparaît sous forme d'échantillons chez les amateurs d'histoire naturelle. Malheureusement, le mode de présentation de ces échantillons patiemment récoltés et qui tiennent plus de la curiosité et de la passion antiquaire pour les marbres colorés et les pierres ornementales que de la recherche savante, n'est pas souvent connu et encore moins conservé : le devenir de la collection du marquis de Marigny reste toujours mystérieux. S'il est assez vraisemblable que la qualité médiocre des échantillons de marbres italiens et antiques ne favorisa pas leur exposition, l'on peut penser, supposer, ou même espérer qu'une partie fut présentée dans un meuble aussi inventif que le secrétaire de Jean-François Leleu, qui reste à ce jour, et à notre connaissance, le plus bel exemple de marmothèque où se mêlent harmonieusement accords chromatiques, variété des figures, diversité géologique, et excellence du bâti dont les lignes « à la grecque » sont un brillant écho au choix antiquaire des échantillons.

L'auteur tient à adresser ses vifs remerciements au Comité français d'histoire de l'art (CFHA) et au département d'Histoire de l'art de l'Université de Yale qui, en lui attribuant la bourse Focillon, lui ont permis de mener à bien ces recherches dans des conditions exceptionnelles. Que Philippe Durey, directeur du CFHA, et David Josselit, directeur du département d'Histoire de l'art de l'Université de Yale ainsi que les différents membres et le personnel de ce département, trouvent ici l'expression de notre profonde gratitude. Que soient aussi remerciés pour leur aide, leurs encouragements précieux et leurs corrections, Angelo Andeotti, Colin B. Bailey, Claire Barbillon, Marc Bayard, Keith Christiansen, Alvar González-Palacios, Philip Hewat-Jaboor, Laurence Kanter, Alexis Kugel, David Langeois, Annick Lemoine, Patrick Michel, Alain Moatti, Monica Price, Neville Rowley, Benjamin Steinitz, Mickaël Szanto, Francis Tourneur et Ian Wardropper sans qui cet article n'aurait pas vu le jour.

1 Haskell, 1976 (1986) et 1987 (1989) ; Schnapper, 1988 et 1994 ; Pomian, 1987.

2 *I marmi colorati…*, 2002 ; Del Bufalo, 2001 ; Giusti, 1985 ; Gnoli, 1971 (1988) ; González-Palacios, 1981, 1984, 1993 et 2001(b) ; Lazzarini, 2004 ; Mariottini, s. d. et 2004 ; Napoleone, 2001 ; Pensabene, 1990, etc.

3 L'Angleterre y fut également sensible et certains de ses amateurs, tel sir William Hamilton, pour ne citer que le plus célèbre, furent des collectionneurs passionnés des productions du monde minéral.

4 Furetière, 1690, t. II.

5 Corneille, 1694, t. II, p. 25.

6 Pernety, 1756, p. 404.

7 Ou encore John Woodward, Claude Perrault, Gottfried Wilhelm Leibniz, Fontenelle, Antoine de Jussieu, Louis Bourget, Benoît de Maillet, Georges-Louis Buffon, etc.

8 Valmont de Bomare, 1761-1762 et 1764.

9 Valmont de Bomare, 1764, t. III, p. 364-365.

10 Félibien, 1676 (1690) ; Aviler, 1691 (1710) et 1755 ; Buffon, 1770-1782 (1837-1839) ; Dezallier d'Argenville, 1755 ; Blondel, 1771-1772.

11 Aviler, 1710, p. 680.

12 Buffon, 1770-1782 (1837-1839), t. II, p. 90.

13 *Catalogue,* 1811, p. 22. Étienne de Drée reprenait ainsi les auteurs qui l'avaient précédé et répétait leurs erreurs : les carrières de marbre jaune antique, en Tunisie (Chemtou), n'étaient point épuisées.

14 Cité par Bredekamp, 1996, p. 92.

15 Diderot, d'Alembert, 1751-1765, t. II, p. 489-490.

16 Ulisse Aldrovandi, *Trattato naturale della utilità e eccellenza della lettura dell'historia naturale*, Bologne, Biblioteca Universitaria di Bologna, Ms. Aldrov. 21, IV (cité par Tugnoli Pattaro, 1981, p. 134-135).

17 Baltrušaitis, 1957, p. 57.

18 *Catalogue*, 1791, p. 359.

19 Schnapper, 1988, p. 312.

20 *Ibidem*, p. 307.

21 Le terme de *lithologie*, « collection de pierre », apparaît d'abord en langue anglaise, en 1716, puis en langue française, en 1757, sous la plume d'Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville (Dezallier d'Argenville, 1757 [1780]). Ceux de *lithothèque* « bibliothèque de pierre », ou *marmothèque*, « bibliothèque de marbre » ne semblent pas exister avant le XIXe siècle.

22 Laurent Pécheux, *Portrait de la Marquise Gentili Boccapaduli*, 1777, collection particulière. Reproduit notamment en couverture de González-Palacios, 1984 et t. I, pl. XVII, et dans *idem*, 1991(a), pl. XXIV.

23 González-Palacios, 1993, t. II, p. 240. Raynaud, Lacaze, Bruguier, 2006.

24 D'après René Fabre, « dix tables à marqueterie de pierre sur support de mortier » sont connues, « 5 sont localisées en France : 1 à Versailles, 1 au Louvre, 1 à la galerie de minéralogie du Muséum d'Histoire Naturelle, 1 à l'Université Montpellier 2, 1 au château de Flaugergues et 5 sont localisées à Rome : 2 à la villa Borghese, 2 à la Trinité des Monts et 1 au Vatican », présentant le même support et « les mêmes variétés de pierres marbrières ». *Ibidem*, p. 81-82.

25 Table de milieu, 93,5 x 161 x 82 cm, vente Artcurial, Paris, 15 décembre 2009, lot nº 137 et vente Aguttes, Neuilly-sur-Seine, 14 décembre 2010, lot nº 310.

26 Le piètement est l'œuvre de John Mayhew et William Ince et fut exécuté en 1794. John Wildsmith, Table, 1759, New York, The Metropolitan Museum of Art, Gift of Samuel H. Kress Foundation, 1958 (58.75.130a, b).

27 Lalande, 1769, t. V, p. 223-224. Cet extrait a été publié à de très nombreuses reprises, notamment par Alvar González-Palacios (González-Palacios, 1981, t. II, p. 20 et 2001[a], p. 277).

28 Il est cependant possible que certaines soient antérieures : nous connaissons plusieurs exemplaires du XIXe siècle non numérotés mais qui possèdent un livret. Il n'est pas interdit de penser que des tables non numérotées, antérieures au dernier tiers du XVIIIe siècle, possédaient des livrets qui ont aujourd'hui disparu.

29 González-Palacios, 1981, t. II, p. 67 et 71. Le Museum national d'Histoire naturelle de Paris conserve une autre table, exécutée en 1847, de 80 échantillons de *pietre dure estrate da villa di Torino da riviere, fiumi e torrente del Piemonte*, dont la provenance est précisée par des inscriptions. Que Cristiano Ferraris et Gian Carlo Parodi, qui nous ont permis de voir ces deux ouvrages, soient vivement remerciés.

30 González-Palacios, 2001(a), p. 276-277.

31 Rambures, 1970, p. 42. Qu'Alexis Kugel, qui nous a communiqué cette référence, trouve ici l'expression de notre profonde gratitude. Voir également la récente publication consacrée à l'orfèvre minéralogiste : Kugel, 2012.

32 González-Palacios, 1981, t. II, p. 19 et 20 ; González-Palacios, 1991(b), p. 21 et González-Palacios, 2001(a), p. 277.

33 *Ibidem*, p. 272-275. González-Palacios, 1984, t. I, p. 24, 369 et pl. LX.

34 Nous connaissons cependant plusieurs exemplaires du XIXe siècle où les échantillons sont numérotés, notamment une table datée 1815 qui appartenait à la collection Safra (vente Sotheby's, New York, collection Lily & Edmond J. Safra, 3 novembre 2005, nº 162) et un guéridon commandé en 1831 par John et Augusta Kennedy-Erskine à Giacomo Raffaelli (Londres, marché de l'art).

35 Coffret pupitre en acajou avec échantillons de marbres et pierres dures, 18,5 x 45 x 28 cm, collection privée.

36 Antonio Minelli, *Lithothèque du cardinal Riminaldi*, v. 1763, 49 x 97 x 21 cm, Ferrare, Museo Schifanoia, inv. OA992.

37 *Il Museo civico…*, 1985, p. 139-140. Volpi, 2005.

38 Elle fut sans doute constituée entre 1767 et 1787. Nous

remercions vivement Stéphane Pelucchi de nous avoir communiqué ces informations.

39 *Catalogue*, 1744, nº 273, p. 53.

40 Jean-Baptiste Courtonne, *Le premier cabinet d'Histoire naturelle ou cabinet des animaux en fiole de Bonnier de la Mosson* (détail), 1739, plume et lavis, 37 x 124 cm, Paris, Bibliothèque de l'Institut national d'histoire de l'art, collection Jacques Doucet.

41 Roland Michel, 1975 et 1982, p. 42, 184-185 et 330 et MacGregor, 2007, p. 226.

42 *Catalogue*, 1781(b), p. 23-24.

43 Dezallier d'Argenville, 1757 (1780), t. I, p. 217.

44 *Ibidem*, p. 229-230.

45 David Hacker (attribué à), Paire de minéraliers, v. 1790-1795, 110 x 130 x 71 cm, collection privée.

46 Notamment les collections (maintes fois étudiées) Scalzi-Podesti (Rome, Università di Roma « la Sapienza », Museo dell'Arte Classica), Belli (Rome, Università di Roma « la Sapienza », Museo di Geologia), Giacomo Antonelli, Edward Dodwell (Rome, Università di Roma « la Sapienza », Museo di Geologia), Pio De Santis et Frederico Pescetto (Rome, Museo Litomineralogico), Grassi (Rome, Museo Nazionale Romano), Pietro Rocchi (Sienne, Accademia dei Fisiocritici), Borromeo (Milan, Museo Civico di Storia Naturale), Alceo Feliciani (Berlin, Antikenmuseum) ou encore Émile de Meester de Ravestein (Bruxelles, Musée du Cinquantenaire) pour ne citer que les plus importantes. À ce sujet, voir notamment González-Palacios, 1984 et 1993 ; Del Bufalo, 2001 ; Napoleone, 2001 ; *I marmi colorati…*, 2002 ; Giusti, 2003 et Mariottini, 2004, etc.

47 Cette collection de 1 000 échantillons de marbres antiques et modernes fut bientôt complétée par un ouvrage d'une étonnante rigueur scientifique, le célèbre traité *Delle pietre antiche*, maintes fois édité (1828, 1833 et 1845) et qui constitue l'une des sources les plus précieuses de la connaissance des marbres. Voir à ce sujet Cooke, Price, 2002. Nous adressons ici nos vifs remerciements à Monica Price qui a eu l'amabilité de nous le communiquer.

48 Ce *Livre de marbres* fut étudié par Raniero Gnoli (Gnoli, 1971 [1988], p. 98-99) et Alvar González-Palacios (González-Palacios, 1981, t. II, p. 20. *Idem*, 1993, t. I, p. 414-418, pl. LXX et t. II, p. 381, pl. 746-750. *Idem*, 2001[b]).

49 Leone Strozzi, *Libro dei marmi*, v. 1700, 33,5 x 27 cm, Jersey, collection Philip Hewat-Jaboor.

50 *Ibidem*, p. 115.

51 Notamment Bernard de Montfaucon et Montesquieu, cités par Alvar González-Palacios (González-Palacios, 1993, t. I, p. 414-417).

52 Cité par González-Palacios, 2001(b), p. 118.

53 *Ibidem*, p. 123.

54 Le manuscrit est aujourd'hui conservé à Florence (Archivio di Stato, *Carte Strozziane*, V, serie 1254). Voir Gnoli, 1971 (1988), p. 96 et 1996 et Giusti, 2003, p. 187.

55 Ficoroni, 1744, p. 189-190. Ce passage, célèbre, est cité à diverses reprises par Raniero Gnoli et à sa suite par Alvar González-Palacios (Gnoli, 1971 [1988], p. 99 ; González-Palacios, 2001[a], p. 276, etc.). Voir également Ficoroni, 1757, p. 147-148.

56 *Catalogue*, 1772(a).

57 « Une table d'albâtre oriental imitant la Sardoine ; elle est parfaitement plaquée, son contour est agréable, elle porte 4 pieds de longueur, sur 2 pieds de largeur, son pied est à quatre consoles de bois, sculpté, doré, très légèrement travaillé et de bon goût » (*Catalogue*, 1766[a], nº 192).

58 On en trouve notamment chez le duc d'Aumont, grand collectionneur de pierres dures et de marbres (*Catalogue*, 1782), dans la vente Lebrun et Lerouge (*Catalogue*, 1778[b], nos 201-203) et dans la vente Menageot (*Catalogue*, 1778[a]).

59 *Catalogue*, 1777.

60 *Catalogue*, 1786.

61 Cité par Havard, s. d., t. III, p. 685.

62 *Catalogue*, 1791.

63 *Catalogue*, 1793.

64 Dezallier d'Argenville, 1757 (1780), t. I, p. 287.

65. *Catalogue*, 1781(a), nº 72.

66 *Catalogue*, 1811, p. 252, nº 14. Une table semblable, mais dont les échantillons de lave sont inscrutés dans un fond de marbre blanc, acquise par Louis XIV, figure aujourd'hui dans les collections du château de Versailles (inv. Vmb14116, RF5031 et V14).

67 Citons notamment un coffret récemment passé en vente publique présentant des échantillons de pierres volcaniques italiennes exécuté en 1781 pour Hamilton, alors ambassadeur à la cour de Naples (Christie's New York, 20 octobre 2004, lot nº 516). Nous remercions vivement Alexis Kugel qui nous a communiqué cette information.

68 González-Palacios, 2001(a), p. 272-275.

69 Étienne Levasseur (attribué à), Table de milieu à plateau d'échantillons de *pietre laviche*, v. 1775-1780, 78 x 98 x 55 cm, collection privée.

70 *Catalogue*, 1736, p. 31.

71 Dezallier d'Argenville, 1757 (1780), t. I, p. 188.

72 *Ibidem*, t. I, p. 200-412.

73 Le baron de la Tour d'Aigues possédait dans son cabinet aixois une « suite complète de marbres d'Italie, tant anciens que modernes, ceux de Flandre, de France s'y trouvent aussi, avec les agates, les jaspes, les cornalines taillées de même grandeur […] » (*Ibidem*, t. I, 1780, p. 293).

74 *Ibidem*, p. 199 et suiv.

75 *Catalogue*, 1772(b), p. I.

76 *Catalogue*, 1744, nº 272, p. 53.

77 *Catalogue*, 1756.

78 *Catalogue*, 1766(b), nos 1038-1039.

79 *Catalogue*, 1773, nos 61-65.

80 *Catalogue*, 1774(b), p. IX.

81 *Catalogue*, 1777.

82 *Catalogue*, 1779(a).

83 *Catalogue*, 1779(b).

84 *Catalogue*, 1821, p. 155-157.

85 *Catalogue*, 1762, nos 627-632.

86 Les marbres étaient présentés avec les agates d'Orient et les sardoines. On relève notamment plusieurs plaques de marbre d'Angleterre, provenant des comtés de Darby, de Durham, de Northumberland (nos 1692-1699). *Catalogue*, 1772(b), p. 261.

87 *Catalogue*, 1791, nos 37, 43-45, 102-110.

88 *Catalogue*, 1767(b), p. 2-3.

89 *Ibidem*, p. 5-7.

90 *Catalogue*, 1781(b), p. 23-39.

91 *Catalogue*, 1790.

92 *Ibidem*, t. I, p. 287-297.

93 *Catalogue*, 1767(a), t. II, p. 16.

94 *Ibidem*, t. II, p. 314.

95 *Catalogue*, 1774(a), nos 961-971.

96 Brice, 1684 (1698), t. II, p. 98.

97 Dezallier d'Argenville, 1757 (1780), t. I, 1780, p. 213.

98 *Ibidem*, p. 223.

99 Ce document, dont nous donnions la retranscription dans notre thèse (Mouquin, 2003, p. 788-822) a été brillamment exploité par Pascal Julien, qui en retranscrit fidèlement l'exemplaire, qu'il a découvert, de la bibliothèque Méjanes à Aix-en-Provence augmenté des « brouillons du château de Valmirande » (Julien, 2004). Archives Nationales, O[1] 2088 (2), 1758, mémoire sur les marbres.

100 Montaiglon, Guiffrey, 1887-1912.

101 Julien, 2004, p. 197-234.

102 Une étude reste à entreprendre sur ce point, mais la correspondance entre d'Antin et les Tarlé père et fils, et les différents *Mémoires* établis par les marbriers ou par Garavaque, sont sans ambiguïté sur l'envoi d'échantillons. Ces derniers n'étaient vraisemblablement pas destinés à une collection, mais ils furent peut-être réunis pour composer une marmothèque.

103 Archives Nationales, O[1] 2076, 3 février 1758, lettre du marquis de Marigny à Lassus. Voir Mouquin, 2003 et Julien, 2004, p. 200.

104 Archives nationales, O[1] 2076 (3), 19 juin 1758, lettre du marquis de Marigny à Lassus.

105 Archives Nationales, O[1] 2088 (2), 1758, mémoire sur les marbres. Julien, 2004.

106 Lettre de Marigny à Natoire, du 17 juillet 1758, nº 5284 (Montaiglon, Guiffrey, 1887-1912, t. XI, p. 215). Pascal Julien cite cette lettre dans son article consacré au *Mémoire* de Marc-François de Lassus (Julien, 2004, p. 200).

107 Lettre de Natoire à Marigny, 2 août 1758, nº 5288 (Montaiglon, Guiffrey, 1887-1912, t. XI, p. 221-222).

108 Lettre de Natoire à Marigny, 23 novembre 1758, nº 5315 (*ibidem*, p. 245-246).

109 Lettre de Marigny à Natoire, 30 avril 1759, nº 5347 (*ibidem*, p. 274).

110 Cronstedt, 1771, p. 56.

111 Cité par Gnoli, 1971 (1988), p. 99.

112 John-James Ferber, lettre nº XVI, Rome, 26 avril 1772 (Ferber, 1776, p. 214-215).

113 Julien, 2004, p. 232, n. 11.

114 Lettre de Natoire à Marigny, 19 septembre 1770, nº 6203 (Montaiglon, Guiffrey, 1887-1912, t. XII, p. 307). Que Colin Bailey, qui nous a signalé ce document, trouve ici l'expression de notre profonde gratitude. Par cette missive du 19 septembre 1770, Natoire annonçait à Marigny : « J'ai l'honneur de vous envoyer l'échantillon en forme de livre de ce marbre ou albâtre qui existe à l'Académie et que vous désirez avoir. Le marbrier, m'ayant manqué plusieurs fois de parole, est cause que je n'ai pu vous l'envoyer plus tôt ». Une lettre de Marigny du 18 octobre précise qu'il l'a « réuni à [sa] collection » (lettre de Marigny à Natoire, 18 octobre 1770, nº 6211 [*ibidem*, p. 313]).

115 Vente collection Jacques Doucet, 7-8 juin 1912, Galerie Georges Petit, nº 333.

116 Vente Artcurial, 13 décembre 2005, nº 132.

117 Martin Carlin, Table avec plateau d'échantillons de marbre, 84,5 x 83 x 47,5 cm, collection privée ; et Jean-François Leleu, Secrétaire, v. 1775, 141,5 x 83 x 43 cm, collection privée.

118 González-Palacios, 1981, t. II, p. 19 et 20, *Idem*, 1991(b), p. 21 et 2001(a), p. 277.

119 Jean-François Leleu, Secrétaire, v. 1775, 141,5 x 83 x 43 cm. Vente Christie's Monaco, 17 juin 2000, nº 364, et vente Tajan, Georges V, 20 juin 2001, nº 142 (vendu 6,5 millions de francs).

120 Tableau d'échantillons de marbres et pierres dures (Rome, XVIIIe siècle), cadre en bois sculpté et doré (France, v. 1780), 54 x 41,3 x 9 cm, collection privée.

121 Balty, 1982.

122 Nombreuses sont les collections d'amateurs de marbres, antiques surtout, qui sont aujourd'hui conservées dans des musées : Filippo Scalzi (Rome, Università di Roma « la Sapienza », Dipartimento delle Scienze dell'Antiquità), Grassi (Rome, Museo Nazionale Romano), Pietro Rocchi (Sienne, Accademia dei Fisiocritici), Carlo Giuseppe Gismondi (Rome, Museo del Collegio Nazareno), Borromée (Milan, Museo Civico di Storia Naturale), etc.

Aviler, 1691 (1710) : Augustin-Charles d'Aviler, *Cours d'architecture qui comprend les ordres de Vignole*, (Paris, 1691), 2 vol., Paris, 1710.

Aviler, 1710 : Augustin-Charles d'Aviler, *Explication des termes d'architecture*, Paris, 1710.

Aviler, 1755 : Augustin-Charles d'Aviler, *Dictionnaire d'architecture civile et hydraulique*, Paris, 1755.

Baltrušaitis, 1957 : Jurgis Baltrušaitis, *Aberrations, quatre essais sur la légende des formes*, Paris, 1957.

Balty, 1982 : Jean Balty, « Une nouvelle salle du département de l'Antiquité : la collection lithologique d'Émile de Meester de Ravestein », *Bulletin des musées royaux d'art et d'histoire*, t. 53, nº 2, 1982, p. 127-130.

Blondel, 1771-1772 : Jacques-François Blondel, *Cours d'architecture ou Traité de la décoration*, 5 vol., Paris, 1771-1772.

Bredekamp, 1996 : Horst Bredekamp, *Machines et cabinets de curiosités*, Paris, 1996.

Brice, 1684 (1698) : Germain Brice, *Description nouvelle de la ville de Paris*, (Paris, 1684), 2 vol., Paris, 1698.

Buffon, 1770-1782 (1837-1839) : Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon, *Œuvres complètes avec des extraits de Daubenton et la classification de Cuvier*, (Paris, 1770-1782), 7 vol., Paris, 1837-1839.

Cooke, Price, 2002 : Lisa Cooke, Monica Price, « The Corsi collection in Oxford », in John J. Herrmann Jr., Norman Herz, Richard Newman (ed.), *Interdisciplinary Studies in Ancient Stone*, actes de colloque (Boston, Museum of Fine Arts, 1998), Londres, 2002, p. 415-420.

Corneille, 1694 : Thomas Corneille, *Le Dictionnaire des arts et des sciences*, 2 vol., Paris, 1694.

Cronstedt, 1771 : Alexis-Frederik Cronstedt, *Essai d'une nouvelle mineralogie. Tr. du suedois & de l'allemand de M. Wiedman &c. &c., par M. Dreux fils*, Paris, 1771.

Del Bufalo, 2001 : Dario Del Bufalo, « Le parole e i marmi », in Raffaele Torella (dir.), *Le parole e i marmi. Studi in onore di Raniero Gnoli nel suo 70 compleanno*, (*Serie orientale Roma*, 92), Rome, 2001.

Dezallier d'Argenville, 1742 : Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville, *L'Histoire naturelle éclaircie dans deux de ses parties principales, la lithologie et la conchyliologie*, Paris, 1742.

Dezallier d'Argenville, 1755 : Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville, *Histoire naturelle éclaircie dans une de ses parties principales, l'oryctologie*, Paris, 1755.

Dezallier d'Argenville, 1757 (1780) : Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville, *La Conchyliologie ou Histoire naturelle des coquilles de mer, d'eau douce, terrestres et fossiles…*, (Paris, 1757), 2 vol., Paris, 1780.

Diderot, d'Alembert, 1751-1765 : Denis Diderot, Jean le Rond d'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, 17 vol., Paris, 1751-1765.

Félibien, 1676 (1690) : André Félibien, *Des principes de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et des autres arts qui en dépendent…*, (Paris, 1676), Paris, 1690.

Ferber, 1776 : Johann-Jacob Ferber, *Travels through Italy, in the years 1771 and 1772 : described in a series of letters to Baron Born, on the natural history, particularly the mountains and volcanoes of that country*, Londres, 1776.

Ficoroni, 1744 : Francesco Ficoroni, *Le vestigia e rarità di Roma antica*, Rome, 1744.

Ficoroni, 1757 : Francesco Ficoroni, *Gemmae antiquae litteratae*, Rome, 1757.

Furetière, 1690 : Antoine Furetière, *Dictionnaire universel*, 3 vol., La Haye / Rotterdam, 1690.

Giusti, 1985 : Annamaria Giusti, « La litoteca donata del cardinal Riminaldi », in Elena Monatti (dir.), *Il Museo civico in Ferrara, Donazioni e Restauri*, catalogue d'exposition (Ferrare, chiesa di San Romano, 1985), Florence, 1985, p. 135.

Giusti, 2003 : Annamaria Giusti (dir.), *Eternità e nobiltà di materia, itinerario artistico fra le pietre policrome*, Florence, 2003.

Gnoli, 1971 (1988) : Raniero Gnoli, *Marmora romana*, (Rome, 1971), Rome, 1988.

Gnoli, 1996 : Raniero Gnoli, *Istoria delle pietre*, Turin, 1996.

González-Palacios, 1981 : Alvar González-Palacios, *Mosaici e pietre dure : mosaici a piccole tessere, pietre dure a Parigi e a Napoli*, (*I Quaderni dell'antiquariato*, 20-21) 2 vol., Milan, 1981.

González-Palacios, 1984 : Alvar González-Palacios, *Il tempio del gusto. Le arti decorative in Italia fra classicismi e barocco. Roma e il Regno delle Due Sicilie*, 2 vol., Milan, 1984.

González-Palacios, 1991(a) : Alvar González-Palacios (dir.), *Fasto romano : dipinti, sculture, arredi dai palazzi di Roma*, catalogue d'exposition (Rome, Palazzo Sacchetti, 1991), Rome, 1991.

González-Palacios, 1991(b): Alvar González-Palacios, *Mosaïques et pierres dures*, (*Antiquités & objets d'art*, 19), Milan, 1991.

González-Palacios, 1993 : Alvar González-Palacios, *Il Gusto dei principi : arte di corte del XVII e del XVIII secolo*, 2 vol., Milan, 1993.

González-Palacios, 2001(a) : Alvar González-Palacios, *Las Colecciones réales españolas de mosaicos y piedras duras*, Madrid, 2001.

González-Palacios, 2001(b) : Alvar González-Palacios, « Le livre de marbre, la lithothèque de Leone Strozzi », *FMR*, avril-mai 2001, p. 113-128.

Haskell, 1976 (1986) : Francis Haskell, *La Norme et le caprice, redécouvertes en art. Aspects du goût et de la collection en France et en Angleterre, 1789-1914*, (Oxford, 1976), Robert Fohr (trad. fr.), Paris, 1986.

Haskell, 1987 (1989) : Francis Haskell, *De l'art et du goût, jadis et naguère*, (New Haven, 1987), Jacques Chavy, Marie-Geneviève de La Caste-Messelière, Louis Evrard (trad. fr.), Paris, 1989.

Havard, s. d. : Henry Havard, *Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration, depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours*, 4 vol., Paris, s. d.

Julien, 2004 : Pascal Julien, « Le *Mémoire sur les marbres* de Marc-François de Lassus, une description inédite des Pyrénées au XVIIIe siècle », *Revue de Comminges et des Pyrénées centrales*, CXX, avril-juin 2004, p. 197-234.

Julien, 2006 : Pascal Julien, *Marbres, de carrières en palais : du Midi à Versailles, du sang des dieux à la gloire de rois*, Manosque, 2006.

Kugel, 2012 : Alexis Kugel (dir.), *Le luxe, le goût, la science, Neuber orfèvre minéralogiste à la cour de Saxe*, Saint-Rémy-en-l'Eau, 2012.

Lalande, 1769 : Jérôme de Lalande, *Voyage en Italie*, 8 vol., Paris, 1769.

Lazzarini, 2004 : Lorenzo Lazzarini (dir.), *Pietre e marmi antichi, natura, caratterizzazione, origine, storia d'uso, diffusione, collezionismo*, Padoue, 2004.

MacGregor, 2007 : Arthur MacGregor, *Curiosity and Enlightenment, Collectors and Collections from the Sixteenth to the Nineteenth Century*, New Haven, 2007.

Mariottini, s. d. : Maurizio Mariottini, *Le pietre antiche : dai lapidarii al collezionismo*, Rome, s. d.

Mariottini, 2004 : Maurizio Mariottini, « Per una storia del collezionismo dei marmi antichi », in Lorenzo Lazzaroni (dir.), *Pietre e marmi antichi, natura, caratterizzazione, origine, storia d'uso, diffusione, collezionismo*, Padoue, 2004, p. 135-189.

I marmi colorati…, 2002 : *I marmi colorati della Roma imperiale*, catalogue d'exposition (Rome, marchés de Trajan, 2002-2003), Venise, 2002.

Montaiglon, Guiffrey, 1887-1912 : Anatole de Montaiglon, Jules Guiffrey, *Correspondance des directeurs de l'Académie de France à Rome avec les surintendants des bâtiments*, 18 vol., Paris, 1887-1912.

Mouquin, 2003 : Sophie Mouquin, *Les marbriers des Bâtiments du Roi (1661-1745) : étude des principaux marbriers travaillant pour la couronne de France sous l'Ancien Régime*, thèse de doctorat, Université de Paris-Sorbonne, Antoine Schnapper, Alain Mérot (dir.), 6 vol., 2003.

Il Museo civico…, 1985 : *Il Museo civico in Ferrara. Donazioni e restauri*, catalogue d'exposition (Ferrare, chiesa di San Romano, 1985), Florence, 1985.

Napoleone, 2001 : Caterina Napoleone, *Delle pietre antiche di Faustino Corsi romano*, Milan, 2001.

Pensabene, 1990 : Patrizio Pensabene, « Trasporto, diffusione e commercio dei marmi. Aggiornamenti e nuove interpretazioni », *Pact*, nº 27, 1990, p. 231-246.

Pernety, 1756 : Antoine-Joseph de Pernety, *Dictionnaire portatif de peinture, sculpture et gravure*, Paris, 1756.

Pomian, 1987 : Krzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux, Paris, Venise, XVIe-XVIIIe siècle*, Paris, 1987.

Rambures, 1970 : Jean-Louis de Rambures, « L'orfèvre minéralogiste Neuber », *Connaissance des arts*, nº 222, août 1970, p. 41-46.

Raynaud, Lacaze, Bruguier, 2006 : Suzanne Raynaud, Yannick Lacaze, Olivier Bruguier (*et alii*), « Étude pétrographique et géochimique comparative du support en mortier de deux tables à marqueterie de pierres », *ArchéoSciences, Revue d'archéométrie*, nº 30, 2006, p. 81-88.

Roland Michel, 1975 : Marianne Roland Michel, « Le cabinet de Bonnier de la Mosson et la participation de Lajoue à son décor », *Bulletin de la Société d'Histoire de l'Art Français*, 1975, p. 211-221.

Roland Michel, 1982 : Marianne Roland Michel, *Lajoüe et l'art rocaille*, Paris, 1982.

Schnapper, 1988 : Antoine Schnapper, *Le Géant, la licorne et la tulipe, collections et collectionneurs dans la France du XVIIe siècle. I. Histoire et histoire naturelle*, Paris, 1988.

Schnapper, 1994 : Antoine Schnapper, *Curieux du grand siècle, collections et collectionneurs dans la France du XVIIe siècle. II. Œuvres d'art*, Paris, 1994.

Tugnoli Pattaro, 1981 : Sandra Tugnoli Pattaro, *Metodo e sistema delle scienze nel pensiero di Ulisse Aldrovandi*, (*Collana di studi epistemologici*, 3), Bologne, 1981.

Valmont de Bomare, 1761-1762 : Jacques-Christophe Valmont de Bomare, *Minéralogie ou Nouvelle exposition du règne minéral*, 2 vol., Paris, 1761-1762.

Valmont de Bomare, 1764 : Jacques-Christophe Valmont de Bomare, *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle*, 5 vol., Paris, 1764.

Volpi, 2005 : Pamela Volpi, *I Riminaldi di Ferrara tra arte e storia, vicende di una famiglia e del suo palazzo di città*, Florence, 2005.

Catalogue, 1736 : Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné de coquilles, insectes, plantes marines et autres curiosités naturelles*, Vente Paris, 30 janvier 1736, Paris, 1736.
Catalogue, 1744 : Edme-François Gersaint, *Catalogue raisonné d'une collection considérable de diverses curiosités en tous genres, contenues dans les cabinets de feu monsieur Bonnier de la Mosson…*, Paris, 1744.
Catalogue, 1756 : *Catalogue des collections de dessins et estampes, d'histoire naturelle, de coquilles et machines de monsieur l'abbé de Fleury*, Vente Paris, 4 mars 1756, Paris, 1756.
Catalogue, 1762 : Pierre Rémy, Pierre-Charles-Alexandre Helle, *Catalogue d'une très belle collection de bronze et autres curiosités […] et autres objets qui ont rapport à l'histoire naturelle […] du cabinet de feu M. le duc de Sully…*, Vente 8 mars 1762, Paris, 1762.
Catalogue, 1766(a) : Pierre Rémy, *Catalogue raisonné de tableaux de différens bons maîtres des trois écoles, de figures, bustes & autres ouvrages de bronze & de marbre, de porcelaines, & autres effets qui composent le cabinet de feu M. Aved, peintre du Roi & de son Académie*, Vente 17 novembre 1766, Paris, 1766.
Catalogue, 1766(b) : Pierre Rémy, *Catalogue raisonné des curiosités qui composoient le cabinet de feu Mme Dubois-Jourdain*, Vente 12 mai 1766, Paris, 1766.
Catalogue, 1767(a) : *Catalogue systématique et raisonné de la nature et de l'art qui composent le cabinet de M. Davila*, 2 vol., Paris, 1767.
Catalogue, 1767(b) : *Description succincte du cabinet d'histoire naturelle de Son Altesse Sérénissime Électorale Palatine*, Mannheim, 1767.
Catalogue, 1772(a) : Pierre Rémy, *Catalogue des estampes, vases de poterie étrusques, figures, bas-reliefs & bustes de bronze, de marbre & de terre cuite, ouvrages en marqueterie du célèbre Boule père, pièces de méchanique, & autres objets curieux du cabinet de feu M. Crozat, Baron de Thiers…*, Paris, 1772.
Catalogue, 1772(b) : *Catalogue raisonné d'une collection choisie de minéraux, cristallisations, coquilles, pétrifications & autres objets d'histoire naturelle*, Vente Paris, 27 avril 1772, Paris, 1772.
Catalogue, 1773 : *Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de Mlle Clairon*, Vente Paris, février 1773, Paris, 1773.
Catalogue, 1774(a) : *Catalogue des curiosités naturelles qui composent le cabinet de M. de **** [Claude-Marc-Antoine Varenne de Béost], Vente Paris, 4 juillet 1774, Paris, 1774.
Catalogue, 1774(b) : Jean-Baptiste Glomy, *Catalogue des estampes, desseins, tableaux, coquilles, échantillons d'agathes, jaspes, cailloux, marbres & autres curiosités qui composent le cabinet de feu M. Brochant*, Vente Paris, 7 mars 1774, Paris, 1774.
Catalogue, 1777 : Pierre Rémy, *Catalogue des tableaux, desseins, terres cuites, marbres, bronzes, pierres gravées, médailles et autres objets précieux, après le décès de S.A.S. Monseigneur le Prince de Conty*, Paris, 1777.
Catalogue, 1778(a) : *Catalogue de tableaux originaux de bons maîtres des trois écoles…, dessins, pastels, bronzes, anciennes porcelaines, tables de porphyre & autres objets curieux, &c*, [Menageot], Vente Paris, 17 mars 1778, Paris.
Catalogue, 1778(b) : *Catalogue des tableaux des trois écoles, dessins, terres cuites, bronzes, marbres, meubles de Boule…* [Lebrun et Lerouge], Vente Paris, 19 janvier 1778, Paris, 1778.
Catalogue, 1779(a) : *Catalogue d'une belle collection de tableaux originaux…, figures de marbre, terres cuites, bronzes, beaux vases de porphyre, serpentin, étrusques & autres… qui composoient le cabinet de M.**** [Trouard], Vente Paris, 22 février 1779, Paris, 1779.
Catalogue, 1779(b) : *Notice de quelques tableaux… provenans de la succession de M**** [Mme Giraud], Vente Paris, 8 mars 1779, Paris, 1779.
Catalogue, 1781(a) : *Catalogue des effets précieux de feue son Altesse royale le duc Charles de Lorraine et de Bar, &c, dont la vente se fera publiquement à Bruxelles & commencera le 21 mai 1781*, Bruxelles, 1781.
Catalogue, 1781(b) : *Catalogue tant du cabinet d'histoire naturelle que de diverses raretés de feue S.A.R. le duc Charles-Alexandre de Lorraine & de Bar…*, Vente Paris, 13 octobre 1781, Bruxelles, 1781.
Catalogue, 1782 : Pierre-François Julliot et Alexandre-Joseph Paillet, *Catalogue des vases, colonnes, tables de marbres rares, figures de bronze, porcelaines de choix, laque… qui composent le cabinet de feu M. le duc d'Aumont*, Vente 12 décembre 1782, Paris, 1782.
Catalogue, 1786 : Jean-Baptiste-Pierre Le Brun, *Catalogue de tableaux des écoles d'Italie, de Flandres et de France… et différens autres objets… formant le cabinet de feu S.E.M. le bailli de Breteuil*, Vente Paris, 16 janvier 1786, Paris, 1786.
Catalogue, 1790 : Ignaz de Born, *Catalogue méthodique et raisonné de la collection des fossiles de Mlle Éléonore de Raab*, 2 vol., Vienne, 1790.
Catalogue, 1791 : *Catalogue d'objets rares et curieux du plus beau choix […] provenant du cabinet de M. Le Brun*, Vente Paris, 11 avril 1791, Paris, 1791.
Catalogue, 1793 : Jean-Baptiste-Pierre Le Brun, *Supplément du Catalogue du citoyen Lareynière, composé de tableaux des écoles d'Italie, de Flandres, de France, de terres cuites, grouppes et figures de bronze… par le citoyen Lebrun*, Vente Paris, 3 avril 1793, Paris, 1793.
Catalogue, 1811 : *Catalogue des huit collections qui composent le musée minéralogique d'Étienne de Drée…*, Paris, 1811.
Catalogue, 1821 : *Catalogue de la bibliothèque de M. Paris, architecte et dessinateur de la chambre du roi…*, Besançon, 1821.